

PHARAOH GOLD

présente

La loi de la semence

*Comment la discipline, l'investissement et
le temps transforment une vie*

*Samuel croyait faire tout ce qu'il fallait pour
réussir. Un travail stable, une famille, des
projets... et pourtant, la peur de manquer ne le
quittait jamais. Quand la crise frappe, que les prix
explorent, que les tensions s'installent dans son
couple et que l'avenir devient incertain, tout ce
qu'il pensait solide commence à vaciller.*

C'est alors qu'il découvre une vérité que personne ne lui avait jamais enseignée : on ne devient pas libre grâce à l'argent. On devient libre grâce à ce que l'on comprend du temps, du risque et de soi-même.

« Elle se construit comme une semence. »

Frédéric Richard Goulia

Fondateur de Pharaoh Gold

Prix : 23 €

Pharaoh Gold Éditions • Tous droits réservés

PHARAOH GOLD

La loi de la semence

*Comment la discipline, l'investissement et
le temps transforment une vie*

Frédéric Richard Goulia
Fondateur de Pharaoh Gold

*« Celui qui sème avec patience finit toujours par
récolter avec paix. »*

DÉDICACE

À mon épouse,

Krou Julienne,

*Compagne de route,
partenaire dans l'épreuve,*

force silencieuse dans les tempêtes.

*Si ce livre existe aujourd'hui,
c'est parce que nous avons appris ensemble
à ne pas abandonner, à continuer à semer,
et à croire que le temps finit toujours
par transformer l'eau en vin.*

— Frédéric Richard Goulia • Pharaoh Gold

PRÉFACE

par Frédéric Richard Goulia

Ce livre n'est pas seulement une histoire.

C'est le reflet d'un chemin que beaucoup vivent sans toujours le comprendre. Un chemin fait de doutes, de peurs, d'erreurs, mais aussi de patience, de discipline et de transformation profonde.

Pendant longtemps, comme beaucoup, j'ai cru que la liberté financière était une question de chance, de salaire ou d'opportunité. Avec le temps, j'ai compris qu'elle dépend surtout de l'état d'esprit, de la capacité à apprendre, et du courage

de continuer quand rien ne semble encore changer.

Le projet Pharaoh Gold est né de cette conviction : l'éducation financière devrait être accessible à tous, et chacun devrait pouvoir comprendre comment construire sa vie avec sagesse, plutôt que subir les événements.

Ce roman mélange volontairement ces dimensions : la réalité économique, la vie de couple, les crises, les erreurs d'investissement, la peur de manquer, la jalousie, la fatigue... mais aussi la foi, la persévérance et le temps. Parce que dans la vraie vie, la richesse ne se construit pas en un jour.

Elle se construit comme une semence.

On plante. On arrose. On attend. On doute. Et parfois, on veut abandonner. Mais celui qui continue finit toujours par voir quelque chose pousser.

Frédéric Richard Goulia
Fondateur de Pharaoh Gold

PARTIE I

L'Homme qui s'éteignait

« Ce n'est pas le manque d'argent qui tue un homme. C'est l'extinction du feu qui brûlait en lui. »

Prologue

Une semence dans l'obscurité

Samuel regardait la ville depuis la fenêtre de son appartement. Les lumières semblaient calmes, presque rassurantes, comme si tout allait bien dans le monde. Pourtant, au fond de lui, une

inquiétude ne cessait de grandir.

Il avait toujours fait ce qu'on lui avait appris. Étudier. Travailler. Gagner sa vie. Fonder une famille.

Et pourtant, plus les années passaient, plus il avait l'impression de courir sans avancer.

Les prix augmentaient. Les gens se plaignaient. Les couples se déchiraient pour de l'argent. Et lui, malgré tous ses efforts, ne se sentait jamais en sécurité.

Il avait peur. Peur de perdre son travail. Peur de ne pas pouvoir payer. Peur de ne jamais réussir.

Un soir, en rentrant tard, il aperçut la grande maison de Monsieur Haran, juste au bout de la rue. Même en pleine crise, cet homme semblait vivre sans inquiétude. Samuel se demanda :

— Comment fait-il pour rester calme quand tout le monde a peur ?

Cette question allait changer sa vie. Parce qu'il ne le savait pas encore... mais ce soir-là, une semence venait d'être plantée. Et certaines semences mettent des années avant de pousser.

Chapitre 1

La vie normale qui fatigue

Samuel se levait tous les matins à la même heure, sans réveil. Son corps avait pris l'habitude, comme si la fatigue elle-même avait appris à suivre un horaire.

Il restait quelques secondes allongé, les yeux ouverts, à regarder le plafond. Chaque jour commençait de la même façon. Silence. Pensées. Inquiétude.

À côté de lui, sa femme dormait encore. Elle aussi semblait fatiguée, mais d'une fatigue différente, plus profonde, plus silencieuse. Depuis quelque temps, ils parlaient moins. Pas parce qu'ils ne s'aimaient plus... mais parce qu'ils ne savaient plus quoi dire.

Tout tournait autour des mêmes sujets. L'argent. Le travail. Les factures. Le futur.

Au travail, les collègues parlaient toujours des mêmes choses :

- Tu as vu les prix ?
- Tout augmente...

— On ne s'en sort plus...

— Ils vont encore licencier...

Samuel n'aimait pas ces conversations, mais il ne pouvait pas les éviter. Elles étaient partout.

Même à la maison, l'ambiance avait changé. Sa femme lui demandait souvent :

— Tu crois qu'on va y arriver ?

— On fait tout ce qu'il faut... mais on n'avance pas...

Il n'avait pas de réponse. Et ce silence, peu à peu, créait une distance entre eux.

Avant, ils riaient. Avant, ils faisaient des projets. Avant, ils voyageaient, même peu, mais ils rêvaient. Maintenant, tout semblait calculé. Chaque dépense. Chaque facture. Chaque décision. Même leur couple semblait devenu une gestion.

Un soir, en rentrant du travail, Samuel s'arrêta devant une maison au bout de la rue. Une grande maison. Toujours propre. Toujours calme. Elle appartenait à Monsieur Haran. Un homme discret que Samuel connaissait depuis longtemps, sans vraiment le connaître.

Ce qui l'intriguait, c'était que même en pleine crise, Haran ne semblait jamais inquiet. Il marchait lentement. Il parlait calmement. Il souriait souvent.

Samuel resta quelques secondes à regarder la maison, puis murmura pour lui-même :

— Comment fait-il pour vivre comme ça... alors que nous, on a toujours peur ?



Il ne le savait pas encore... mais ce soir-là, une question venait de naître. Et certaines questions... changent toute une vie.

Chapitre 2

La crise commence

Les semaines passaient, et quelque chose avait changé dans l'air. Personne ne savait exactement quand cela avait commencé, mais tout le monde le ressentait.

Au travail, les conversations n'étaient plus les mêmes. On parlait moins des vacances, moins des projets, moins des week-ends. On parlait de licenciements.

— Ils ont supprimé des postes dans l'autre service...

— Les commandes baissent...

— L'économie va mal...

Samuel faisait semblant de ne pas écouter, mais chaque phrase restait dans sa tête.

Le soir, en rentrant, il allumait la télévision. Les informations parlaient toujours des mêmes choses : inflation, guerre, prix du carburant, entreprises en difficulté, familles expulsées, banques en faillite.

Un reportage montrait une famille américaine devant leur maison, entourée de cartons. Le journaliste expliquait que le crédit avait explosé, que les taux avaient monté, et qu'ils ne pouvaient plus payer. La femme pleurait. Samuel changea de chaîne.

Sa femme était assise sur le canapé, silencieuse.

— Tu as vu les prix au supermarché ?

— Oui... répondit Samuel.

— On ne peut pas continuer comme ça... On travaille tous les deux... et pourtant on n'est jamais tranquilles.

Samuel ne répondit pas. Il savait qu'elle avait raison. Ils faisaient tout comme on leur avait appris : travailler, payer, économiser un peu, faire attention, ne pas prendre de risques. Et pourtant, la peur ne disparaissait jamais.

Quelques jours plus tard, un collègue fut licencié. Un homme sérieux, ancien, toujours à l'heure. Personne ne comprenait.

— S'ils licencient lui... alors personne n'est en sécurité...

Cette phrase resta dans la tête de Samuel toute la journée. Le soir, il repensa à Monsieur Haran. Même pendant la crise... il semblait toujours calme. Samuel serra les dents.

— Il doit bien y avoir un secret...



Et sans le savoir, il venait de faire le premier pas.

Chapitre 3

La salle de sport

La salle de sport était devenue un refuge pour Samuel. Pas seulement pour le corps. Pour l'esprit

aussi.

Ce soir-là, Samuel arriva plus tard que d'habitude. Ses amis étaient déjà là, près des haltères. Karim faisait des pompes, Julien regardait son téléphone, et Marc discutait avec deux filles qu'ils voyaient souvent à la salle.

L'ambiance semblait normale... mais seulement en apparence. Samuel posa son sac.

— Salut...

— T'as vu les prix du carburant ? lança Julien sans lever les yeux.

Samuel soupira. Marc se mit à rire.

— On ne parle plus que de ça maintenant... l'essence, les impôts, le boulot, les crédits... on dirait qu'on a 80 ans.

L'une des deux filles dit :

— Vous êtes tous stressés en ce moment... ça se voit.

Karim répondit en souriant :

— On ne peut pas être tranquilles... on travaille, et pourtant on n'a jamais l'impression d'être en sécurité.

Samuel s'assit sur le banc.

— C'est vrai... on fait tout comme on nous a dit... école... travail... salaire... et malgré ça, on a toujours peur.

Un silence s'installa. Puis Julien dit doucement :

— Moi, je crois qu'on ne nous a jamais appris l'argent. On nous apprend à travailler... mais jamais à comprendre comment l'argent fonctionne.

Karim intervint :

— Tu veux dire investir ?

Julien haussa les épaules.

— Investir... épargner... créer... je sais pas... mais les riches ne vivent pas comme nous.

Cette phrase resta suspendue dans l'air. Karim se leva, prit une barre, puis dit :

— Moi je connais quelqu'un qui ne panique jamais... même avec la crise.

Samuel sentit son cœur battre plus vite.

— Qui ?

— Monsieur Haran. Il habite près de chez toi, non ?

Samuel resta figé. Julien ajouta :

— On dirait qu'il sait quelque chose que nous on ne sait pas.



Dans sa tête, la même question revenait encore. Pourquoi certains vivent dans la peur... et d'autres non ? Une question. Et parfois... une simple question peut changer toute une vie.

Chapitre 4

Les livres que personne ne nous fait lire

Quelques jours après la discussion à la salle de sport, Samuel ne pensait plus qu'à une chose. Comprendre. Comprendre pourquoi certains semblaient toujours en sécurité... et pourquoi d'autres travaillaient toute leur vie sans jamais être tranquilles.

Un soir, après l'entraînement, Julien s'approcha de lui.

— Tu te souviens de ce qu'on disait l'autre jour ? Que personne ne nous apprend l'argent. J'ai commencé à lire des livres... Pas comme ceux de la banque... des vrais livres... des livres

qui te font réfléchir.

Samuel sentit une curiosité nouvelle.

— Lesquels ?

Julien sortit son téléphone, puis montra une photo.

— Celui-là... Père riche, père pauvre. Un type qui explique que l'école nous apprend à travailler... mais pas à devenir libres.

Samuel resta silencieux. Cette phrase lui faisait mal. Parce qu'elle sonnait vrai.

— Et celui-là aussi... L'investisseur intelligent... de Benjamin Graham. Personne n'en parle... pourtant tous les grands investisseurs l'ont lu.

— Et ça parle de quoi ?

— De patience. de discipline. de ne pas suivre la foule. et surtout... de ne pas avoir peur quand tout le monde a peur.

Samuel pensa à Monsieur Haran. C'était exactement ce qu'il cherchait.

Karim arriva à ce moment-là, avec une bouteille d'eau.

— Vous parlez encore d'argent ?

— On parle de liberté.

Julien posa sa main sur l'épaule de Samuel.

— Si tu veux... on peut lire ensemble. On lit... on se voit... on en parle. Comme à l'université... mais pour la vraie vie.

Samuel prit le téléphone, regarda les titres, puis dit :

— On ne nous a jamais parlé de ça à l'école...

Julien répondit doucement :

— Parce que si tout le monde comprenait... le monde ne fonctionnerait plus pareil.



Samuel resta immobile. Et pour la première fois depuis longtemps... il sentit que sa vie pouvait changer. Pas en un jour. Pas par miracle. Mais comme une semence. Une semence qu'on plante... sans savoir encore ce qu'elle va devenir.

Chapitre 5

Monsieur Haran, l'homme qui n'avait pas peur

La richesse commence dans la tête. Et la pauvreté aussi.

— Monsieur Haran

Depuis quelque temps, Samuel regardait souvent la maison de Monsieur Haran. Elle se trouvait au bout de la rue, un peu en retrait, derrière un portail simple mais toujours bien entretenu.

Un soir, il le vit arroser quelques plantes. Il hésita... puis s'arrêta.

— Bonsoir, Monsieur Haran.

Haran leva la tête et sourit.

— Bonsoir Samuel... ça fait longtemps.

Samuel ne savait pas quoi dire. Puis les mots sortirent tout seuls.

— Vous... vous n'avez pas l'air inquiet... La crise... les prix... le travail... tout le monde parle de licenciements...

Haran posa l'arrosoir.

— Tu as peur de perdre... ou tu as peur de ne pas savoir quoi faire ?

Samuel resta silencieux. Il n'avait jamais pensé à la différence.

— Je... je crois que j'ai peur des deux.

— C'est normal... la plupart des gens vivent comme ça. Mais le problème n'est pas la crise. Le problème, c'est qu'on nous apprend à travailler... mais pas à construire.

Samuel pensa immédiatement aux livres dont Julien lui avait parlé.

— Construire quoi ?

Haran leva les yeux vers le ciel, puis dit lentement :

— Une vie qui ne dépend pas d'un seul salaire. une vie qui ne dépend pas de la peur. une vie qui ne dépend pas des autres.

— Et... on apprend ça comment ?

— En lisant. en observant. en faisant des erreurs. et surtout... en acceptant que ça prenne du temps.

— Vous avez lu quoi ?

— Graham. des livres sur l'investissement. des livres anciens. la Bible aussi.

Haran posa sa main sur son épaule.

— La richesse, Samuel... se construit comme une semence.



Samuel resta immobile. Cette phrase resta dans sa tête longtemps après que Haran soit rentré chez lui. Pour la première fois, il avait l'impression que quelqu'un parlait un langage qu'il n'avait jamais entendu... mais qu'il avait toujours cherché.

Chapitre 6

Le bar du rond-point

72 ÷ taux d'intérêt = nombre d'années pour doubler.

— *La règle de 72*

Quelques jours après sa discussion avec Monsieur Haran, Samuel n'arrivait plus à penser à autre chose. Un soir, Julien lui envoya un message. Ils se retrouvèrent au bar du rond-point, un endroit simple, au centre-ville.

Quand Samuel arriva, Julien et Karim étaient déjà installés. Sur la table, il y avait deux cafés... et un livre.

— C'est celui dont tu m'as parlé ? demanda Samuel.

— Oui. Plus sérieux que tout ce qu'on nous a appris à l'école.

Karim rigola.

— À l'école, on nous apprend à payer des impôts... pas à éviter d'être pauvres.

Julien sortit un autre livre de son sac. Samuel lut le titre : *L'investisseur intelligent* — Benjamin Graham.

— Celui-là... c'est le livre des gens qui veulent vraiment comprendre. Ça parle de patience. de ne pas suivre la foule. de ne pas paniquer quand tout le monde panique.

— Tu connais la règle de 72 ?

Samuel et Karim secouèrent la tête. Julien prit un stylo et écrivit sur une serviette :

$72 \div \text{taux} = \text{nombre d'années}$

— Ça veut dire que si ton argent travaille à 8 %, il double en 9 ans.

Samuel resta figé.

— Doubler ?

— Oui. Et si tu continues... il redouble encore.

Karim posa son café.

— Attends... tu veux dire qu'on peut devenir riche... juste avec le temps ?

— Pas juste avec le temps. Avec la discipline.

Samuel sentit quelque chose se passer en lui. Toute sa vie, il avait pensé que pour être tranquille, il fallait gagner plus. Mais là... on lui disait autre chose. Pas gagner plus. Construire.

— Pourquoi on ne nous apprend pas ça à l'école ?

— Parce que si tout le monde comprenait... le monde ne fonctionnerait plus pareil.



Un silence s'installa. Samuel regarda le livre, puis ses amis. Et sans le savoir... ils venaient d'entrer dans un monde que personne ne leur avait jamais montré.

Chapitre 7

Quand l'argent entre dans le couple

Depuis quelque temps, l'ambiance à la maison avait changé. Ce n'était pas une dispute violente. Pas de cris. Pas de grandes scènes. Mais quelque chose s'était installé. Un silence.

Un silence lourd, presque invisible, mais toujours présent. Samuel le ressentait dès qu'il ouvrait la porte.

Sa femme était souvent assise dans le salon, le regard perdu sur la télévision, sans vraiment la regarder. Avant, elle venait l'embrasser quand il rentrait. Maintenant, les conversations tournaient toujours autour des mêmes sujets.

Un soir, elle posa les papiers sur la table.

— Regarde... L'électricité a augmenté. Le carburant aussi. Le loyer... les courses...

— On va s'en sortir...

— Tu dis toujours ça.

Elle continua, la voix plus dure.

— On travaille tous les deux... et pourtant on ne peut jamais être tranquilles. Tu trouves ça normal ?

Samuel resta silencieux. Il pensait à la règle de 72. Aux livres. À Monsieur Haran. Mais il n'osait pas encore en parler. Elle se leva.

— Avant on faisait des projets... maintenant on compte les centimes.

— Ça va passer...

— Quand ?

Le mot resta suspendu. Quand ? Il n'avait pas de réponse.

Un soir, sa femme dit doucement :

— Tu as changé. Tu es ailleurs... tu penses toujours... mais tu ne dis rien.

— J'essaie de comprendre... l'argent... la vie... pourquoi on travaille autant... et qu'on a toujours peur.

Elle resta silencieuse quelques secondes. Puis elle dit :

— Moi je veux juste vivre normalement.

Cette phrase le toucha plus que tout. Parce que lui aussi... avait toujours voulu vivre normalement. Mais maintenant, il commençait à se demander si la normalité n'était pas justement le problème.



Et quand on commence à comprendre... on ne peut plus faire semblant.

Chapitre 8

La dernière chance

La tension à la maison était devenue presque permanente. Il n'y avait pas de grande dispute... mais quelque chose s'était cassé. Samuel le sentait. Sa femme parlait moins. Elle souriait moins.

Un soir, ils étaient assis à table, sans vraiment manger. La télévision était allumée, mais personne ne regardait. Samuel posa sa fourchette.

— On ne peut pas continuer comme ça.

Sa femme ne répondit pas tout de suite. Puis elle dit doucement :

— Je sais.

Le mot fit mal. Parce qu'il ne voulait pas qu'elle dise ça.

— Je ne veux pas te perdre.

Elle leva les yeux, surprise. Il continua :

— On a traversé trop de choses... on ne peut pas s'arrêter comme ça.

— Je suis fatiguée, Samuel.

— Moi aussi...

Elle secoua la tête.

— Non... toi tu réfléchis... moi je n'ai plus d'énergie.

Il hésita, puis dit :

— On pourrait voir quelqu'un. Une conseillère... pour les couples.

Elle resta immobile.

— Tu crois que ça va changer quelque chose ?

— Je ne sais pas... mais je sais que je ne veux pas abandonner.

Elle le regarda longtemps. Puis elle dit :

— Tu as changé.

Il baissa les yeux.

— Peut-être... mais je veux changer pour que ça marche... pas pour que ça casse.

Un silence. Puis elle demanda :

— Pourquoi tu veux autant sauver notre couple ?

Samuel réfléchit. Puis répondit lentement :

— Parce que je crois qu'on est juste perdus... pas finis.

Ses yeux se remplirent légèrement de larmes, mais elle se reprit. Elle murmura :

— D'accord... on essaie.



Ce n'était pas une victoire. Mais ce n'était pas une défaite. Et parfois... dans la vie... continuer à semer... c'est déjà beaucoup.

PARTIE II

Le Réveil

« L'épreuve ne détruit pas les hommes. Elle révèle ce qu'ils sont vraiment. »

Chapitre 9

L'université et le professeur Tony

Quelques semaines après leur rendez-vous chez la conseillère, Samuel proposa à sa femme de l'accompagner à une formation dont il parlait depuis plusieurs jours. Elle n'était pas vraiment convaincue, mais elle avait accepté d'essayer.

Ce soir-là, ils se rendirent dans une université du centre-ville. Le bâtiment était ancien, mais bien entretenu. Il y avait du monde devant l'entrée. Des jeunes. Des adultes. Des couples. Même des personnes âgées.

Samuel fut surpris.

— Je pensais qu'on serait trois ou quatre...

Sa femme répondit doucement :

— Moi je pensais qu'il n'y aurait personne.

Dans l'amphithéâtre, les lumières se tamisèrent. Un homme entra. Pas très grand. Costume simple. Voix calme.

— Bonsoir à tous. Je m'appelle Tony. Et si vous êtes ici, ce n'est pas par hasard.

Il continua :

— La plupart des gens viennent ici parce qu'ils ont peur. Peur de la crise. Peur de manquer. Peur de perdre leur travail. Peur de ne jamais être libres.

Personne ne bougeait. Tony prit un livre sur la table.

— On vous a appris à travailler. Mais on ne vous a jamais appris à comprendre l'argent.

Samuel regarda sa femme. Elle écoutait attentivement. Tony écrivit au tableau : TRAVAIL ≠ LIBERTÉ. Un murmure parcourut la salle.

— Travailler est nécessaire. Mais travailler ne suffit pas.

Il écrivit : TEMPS + DISCIPLINE + INVESTISSEMENT = LIBERTÉ.

— La richesse n'est pas une question de chance. Ce n'est pas une question de salaire. Ce n'est même pas une question d'intelligence. C'est une question de compréhension.

Tony marcha lentement devant la salle. Il parla de Graham, de la règle de 72, des textes anciens. Il écrivit au tableau : LA LOI DE LA SEMENCE.

— Dans la vie... on récolte toujours ce qu'on sème. Mais jamais le lendemain.

Un long silence. La femme de Samuel murmura :

— C'est vrai...



Samuel la regarda. Pour la première fois depuis longtemps... il vit dans ses yeux une lumière qu'il n'avait plus vue depuis des années.

Chapitre 10

Salomon, l'huile et le mariage de Cana

Il y a un temps pour semer et un temps pour récolter.

— Salomon

La semaine suivante, Samuel et sa femme retournèrent à l'université. Cette fois, ils arrivèrent plus tôt. Sans se le dire, ils avaient tous les deux attendu ce moment.

Tony entra, comme la dernière fois, calme, sûr de lui. Il prit un livre ancien posé sur la table.

— Ce soir, on va parler d'argent... mais pas comme d'habitude. On va parler de sagesse.

Il écrivit au tableau : SALOMON. Il se tourna vers la salle.

— L'homme le plus riche de son époque. Pas seulement en argent. En sagesse. Salomon disait : celui qui sème peu récolte peu, celui qui sème beaucoup récolte beaucoup. Mais aujourd'hui, les gens veulent récolter sans semer.

Il écrivit : L'HUILE. La salle devint silencieuse. Tony expliqua :

— Une femme n'avait plus rien. Plus d'argent. Juste un peu d'huile. Le prophète lui dit : Va chercher des vases... et remplis-les. Elle obéit. Elle remplit. Encore. Encore. Encore. Et l'huile ne s'arrêta pas... tant qu'il restait des vases.

— Dans la vie, les vases... ce sont vos investissements. vos efforts. vos habitudes. vos décisions. Beaucoup de gens abandonnent trop tôt. Ils remplissent un vase... puis ils arrêtent. Et ils disent que ça ne marche pas.

Il écrivit : LE MARIAGE DE CANA. Tony expliqua l'histoire. Plus de vin. La fête allait s'arrêter. Puis il dit :

— Ils ont rempli les jarres d'eau. Pas une. Pas deux. Toutes. Ils ont rempli... sans savoir pourquoi. Ils ont rempli... sans voir le résultat. Ils

ont rempli... par discipline. Et l'eau est devenue du vin.

La salle resta figée. Puis toute la salle applaudit.

Tony leva la main pour calmer la salle.

— Voilà la loi de la semence. SEMER – ATTENDRE – CONTINUER – RÉCOLTER.



Samuel regarda sa femme. Et pour la première fois depuis longtemps... ils avaient l'impression d'avancer dans la même direction.

Chapitre 11

Ce qui ne se dit pas

Le rendez-vous chez la conseillère avait été fixé un mercredi soir. Samuel n'avait presque pas parlé de la journée. Sa femme non plus. Dans la voiture, le silence était lourd, mais pas hostile. Un silence fatigué.

La pièce était simple, calme. La conseillère les accueillit avec un sourire doux. Samuel et sa femme s'assirent côte à côte, mais sans se toucher.

— Qui veut commencer ?

La femme de Samuel parla. Sa voix tremblait légèrement.

— Je suis fatiguée. On travaille... on court... on paie... et on n'avance jamais. Avant, on était heureux avec moins.

Samuel sentit la phrase comme un coup. Elle continua, la voix plus basse :

— Même entre nous... le désir... l'envie... la complicité... ce n'est plus pareil. Il est toujours fatigué... toujours dans ses livres... j'ai l'impression de vivre avec quelqu'un qui est ailleurs.

Samuel murmura :

— J'essaie de comprendre... pour nous...

— Moi je veux vivre maintenant.

La conseillère demanda doucement :

— Avez-vous peur ?

— Oui. De ne jamais s'en sortir. Quand je vois d'autres couples... Monsieur Haran et sa femme... ils ont l'air... en paix. Ça me fait peur. Parce que je ne sais plus si je dois continuer... ou partir.

Samuel sentit son cœur se serrer.

— Tu veux partir ?

— Je ne sais plus si je t'aime comme avant...
ou si je suis juste fatiguée.

La conseillère parla lentement :

— Parfois, ce n'est pas l'amour qui disparaît.
C'est l'énergie. Quand la peur entre dans la vie...
elle entre aussi dans le couple.

Elle regarda Samuel.

— Quand l'homme cherche... la femme peut
aussi retrouver la force.

Samuel murmura :

— Je ne veux pas perdre ma famille.

La conseillère dit doucement :

— Alors vous devez avancer ensemble. Pas
chacun de votre côté.



*Et parfois... une question peut sauver plus
qu'un amour.*

Chapitre 12

Quand les yeux commencent à s'ouvrir

Quelques jours après le rendez-vous chez la conseillère, l'ambiance à la maison était différente. Pas parfaite. Pas joyeuse. Mais plus calme.

Un soir, en rentrant du travail, Samuel trouva sa femme assise à la table, avec le livre qu'il avait laissé quelques jours plus tôt. Père riche, père pauvre. Il resta surpris.

— Tu lis ?

— J'ai regardé... juste comme ça.

— Et ?

— Je ne comprends pas tout... mais il y a des choses... qui font réfléchir.

— Tu veux venir à la formation ce soir ?

Elle hésita. Il ne dit rien. Quelques secondes passèrent. Puis elle murmura :

— D'accord.

Ils partirent ensemble. Dans la voiture, le silence était moins lourd que d'habitude. Dans la salle, le professeur Tony parla des habitudes, des décisions répétées, du temps, des petites choses

qui changent une vie.

Plus le cours avançait... plus le regard de la femme de Samuel changeait. Elle ne regardait plus le téléphone. Elle ne soupirait plus. Elle prenait des notes. À la fin, Tony dit :

— Si vous voulez une vie différente... vous devez faire des choses différentes. Mais surtout... vous devez les faire longtemps.

En sortant, sa femme resta silencieuse. Puis elle dit :

— Je crois que je comprends mieux. Pourquoi certains vivent plus tranquilles... même avec la crise.

Samuel pensa immédiatement à Monsieur Haran. Elle continua :

— Sa femme... j'aimerais lui parler.

— On peut les inviter.



Et pour la première fois depuis longtemps... il vit dans ses yeux quelque chose qu'il croyait perdu. De l'espoir. Et parfois... l'espoir est la première richesse.

Chapitre 13

Trop de choix, pas assez de clarté

Les semaines passaient, et Samuel avait l'impression d'entrer dans un monde qu'il n'avait jamais connu. Un monde où l'on parlait de temps, d'investissements, d'intérêts, d'actifs, de discipline... mais aussi un monde compliqué. Trop compliqué.

Un soir, après le cours, plusieurs élèves restèrent dans l'amphithéâtre pour discuter. Julien parla le premier.

— Monsieur... plus on apprend, plus on voit qu'il y a mille façons d'investir.

— ETF, actions, immobilier, assurance, crypto... on ne sait plus quoi faire.

Tony sourit.

— Le problème aujourd'hui... ce n'est pas le manque d'informations. C'est le trop d'informations. Les gens cherchent l'investissement parfait. Mais l'investissement parfait n'existe pas.

Il écrivit au tableau : DISCIPLINE > CHOIX.
Tony continua :

— Ceux qui réussissent ne sont pas ceux qui trouvent le meilleur moment. Ce sont ceux qui continuent... même quand ils doutent.

La femme de Samuel demanda :

— Mais on choisit quoi ?

Tony sourit.

— Simple. ETF large. temps long. discipline. pas d'émotion.

— Et si la crise arrive ?

— Elle arrive toujours. La question n'est pas : est-ce qu'il y aura une crise ? La question est : est-ce que vous continuerez quand elle arrivera ?

Samuel sentit cette phrase comme un coup.
Tony reprit :

— Benjamin Graham disait : le marché est parfois fou... mais la discipline gagne toujours. Vous n'avez pas besoin de tout comprendre. Vous avez besoin de tenir.



Et pour la première fois... Samuel comprit qu'elle commençait vraiment à entrer dans ce

monde. Un monde difficile. Mais un monde sans peur.

Chapitre 14

La paix dans la maison

La vraie richesse, c'est la paix. La vraie pauvreté, c'est la peur.

— Madame Haran

La femme de Haran arriva le samedi suivant. Une femme simple, élégante, avec un regard calme. Pas le calme de quelqu'un qui n'a jamais eu de problèmes... mais le calme de quelqu'un qui a appris à vivre avec.

Elles s'assirent dans le salon. Samuel resta avec elles.

— Comment vous faites... pour rester aussi calmes ?

— Beaucoup de femmes le sont. Quand l'homme commence à chercher... il devient silencieux. Et la femme croit qu'il ne l'aime plus. Mais souvent... il cherche juste une solution.

La femme de Samuel resta immobile. La femme de Haran continua :

— Quand on a peur de l'argent... on a moins d'énergie. moins de désir. moins de patience.

Samuel et sa femme se regardèrent. Elle continua :

— Beaucoup de couples pensent que le problème est l'amour. Souvent... le problème est la peur. Et même la sexualité... elle dépend de la paix.

— Nous, on a eu peur aussi. Des dettes. Des disputes. Mais on a décidé de construire ensemble. Mon mari investit... mais on décide ensemble. On parle. On prie. On réfléchit. Et on continue.

La femme de Samuel murmura :

— Comment on fait pour retrouver ça ?

— On avance ensemble. Pas chacun de son côté. La richesse sans paix... ne sert à rien. Et la paix sans discipline... ne dure pas.



La femme de Samuel regarda Samuel. Longtemps. Et pour la première fois depuis très longtemps... il vit dans ses yeux non pas la fatigue... mais la volonté de recommencer.

Chapitre 15

Seul, conseillé... ou guidé autrement ?

Depuis la visite de la femme de Haran, quelque chose avait changé dans la maison. Samuel et sa femme parlaient plus calmement. Ils ne comprenaient pas encore tout, mais ils avaient décidé d'avancer ensemble.

Un soir, après le cours, Julien parla le premier.

— Monsieur... plus on apprend, plus on voit qu'il y a mille façons d'investir. Et on entend aussi qu'il faut un conseiller... mais les conseillers coûtent cher.

Tony posa ses affaires et s'assit sur le bord de la table.

— Le problème n'est pas le conseiller. Le problème... c'est quand vous ne comprenez pas ce que vous faites. Benjamin Graham disait : le plus grand ennemi de l'investisseur... c'est lui-même. Pas le marché. Pas la crise. Pas les impôts. Lui-même.

— L'IA peut aider. Les livres peuvent aider. Les conseillers peuvent aider. Mais personne ne peut remplacer votre discipline.

Il écrivit : INVESTIR RÉGULIÈREMENT – NE PAS PANIQUER – TEMPS LONG – DIVERSIFIER – CONTINUER.

— Vous n'avez pas besoin de tout comprendre. Vous avez besoin de tenir.

— La richesse n'est pas compliquée. Elle demande du temps. de la discipline. et de la paix.



Et pour la première fois... Samuel avait l'impression de savoir où il allait. Pas vite. Pas facilement. Mais clairement.

Chapitre 16

Quand certains s'arrêtent en chemin

L'hiver arriva plus vite que prévu cette année-là. Le froid semblait plus dur, mais ce n'était pas seulement la météo. Dans la ville, l'ambiance avait changé.

Un soir, Samuel retrouva Julien et Karim près des machines. Mais il manquait quelqu'un.

— Marc n'est pas là ?

— Il ne vient plus.

— Pourquoi ?

— Il a arrêté. Il disait que tout ça... les livres... les formations... l'investissement... c'était trop long. Il voulait que ça change vite. Il a commencé à trader... à prendre des risques... il a perdu de l'argent.

Samuel sentit une tension dans la poitrine.

— Et ce n'est pas le pire. Tu te souviens de Yassine ? Il a eu des problèmes. Dettes... mauvais choix... mauvaises fréquentations...

— Il est en prison.

Le silence tomba brutalement. Samuel resta sans bouger.

— En prison... ?

— Histoire d'argent... de combines... Il disait toujours qu'il voulait réussir vite.

Dans sa tête, tout se mélangeait. La salle de sport. Les livres. Les discussions. Les rêves. Et maintenant... un avait abandonné. Un autre était

en prison.

— Peut-être que le problème... c'est qu'on ne nous a jamais appris à attendre.

— Oui.

Julien dit :

— C'est pour ça qu'il faut continuer.

— Même quand on doute ?

— Surtout quand on doute.



La différence entre ceux qui tombent et ceux qui avancent... ce n'est pas la chance. C'est la patience.

PARTIE III

La Transformation

« La liberté financière n'est pas quand tu n'as plus de problèmes. C'est quand les problèmes ne te contrôlent plus. »

Chapitre 17

Quand le monde tremble

Les mois passaient, et la crise semblait ne jamais vouloir s'arrêter. Un soir, Samuel regardait les informations avec sa femme. Le journal parlait d'un nouveau conflit. Les États-Unis et Israël entraient en guerre contre l'Iran.

Les images montraient des familles américaines devant des stations-service. Le carburant avait encore augmenté. Une femme parlait à la caméra, la voix tremblante.

— On travaille... et on n'y arrive plus... On a perdu la maison... Tout a augmenté...

Sa femme murmura :

— On dirait que tout le monde a peur...

À la salle de sport, l'ambiance n'était plus la même. Moins de monde. Moins de bruit. Chacun s'entraînait en silence. Samuel retrouva Karim.

— Tu as vu les infos ?

— Oui... on dirait que ça ne s'arrête jamais.

Le soir, Samuel passa devant la maison de Haran. La lumière était allumée. Il entra.

— Comment vous faites pour rester calme ?

— Tu crois que je n'ai pas peur ?

— On dirait que non.

— J'ai peur comme tout le monde. Mais je ne dépends pas d'une seule chose. J'ai construit petit à petit. Plusieurs investissements. Plusieurs sources. Du temps. De la discipline. Ceux qui vivent tranquilles... ne sont pas ceux qui n'ont pas de problèmes. Ce sont ceux qui ont semé longtemps.

Samuel murmura :

— J'ai encore peur.

— C'est normal. La semence pousse... mais on ne la voit pas tous les jours.



Et pour la première fois depuis longtemps... il comprit que la paix ne venait pas quand tout va bien. Elle vient quand on sait qu'on a construit assez longtemps pour ne plus dépendre de la

tempête.

Chapitre 18

Quand elle avance plus vite que lui

Après la visite chez Monsieur Haran, quelque chose changea dans la maison. Samuel continuait à lire, à réfléchir, à écouter les cours du professeur Tony... mais sa femme, elle, avait commencé à agir.

Au début, Samuel ne s'en rendit pas compte. Elle posait plus de questions. Elle prenait plus de notes. Elle regardait des vidéos sur l'investissement le soir.

Un jour, il entra dans le salon et la trouva avec un cahier rempli de chiffres.

— Tu fais quoi ?

— Je regarde nos dépenses. Je veux savoir où part l'argent. On travaille beaucoup... mais on garde peu. Et on n'investit presque rien. On a toujours attendu d'avoir plus... mais plus ne vient jamais.

Samuel sentit une petite gêne. Avant, c'était lui qui parlait comme ça. Maintenant... c'était elle.

À la fin du cours suivant, elle leva la main.

— Monsieur... si on commence tard... est-ce qu'on peut quand même y arriver ?

— Oui. À condition de ne pas arrêter.

En sortant, il lui dit :

— Tu es motivée en ce moment.

Elle répondit :

— Parce que j'ai compris quelque chose. J'ai compris que personne ne va nous sauver. Ni l'État. Ni le travail. Ni la chance. Si on veut la paix... on doit la construire.



Et Samuel comprit que parfois... dans un couple... celui qui se réveille en premier réveille aussi l'autre. Et parfois... ce n'est pas l'homme.

Chapitre 19

La décision qu'il n'attendait pas

Depuis quelques mois, la femme de Samuel avait changé. Elle parlait moins... mais elle réfléchissait plus. Elle ne se plaignait plus autant... mais elle agissait davantage.

Un samedi matin, elle lui dit :

— Tu peux rentrer un peu plus tôt ce soir ?

— Pourquoi ?

— J'ai quelque chose à te montrer.

Toute la journée, il pensa à cette phrase. Le soir, il rentra. Sa femme l'attendait dans le salon. Elle semblait nerveuse... mais déterminée.

— Assieds-toi. Tu te souviens... quand Tony parlait de revenus automatiques ? Et quand Haran disait qu'il ne faut pas dépendre d'un seul salaire ?

— Oui...

— J'ai fait quelque chose. J'ai acheté une laverie automatique.

Le silence tomba. Samuel resta immobile.

— Quoi ?

— Une laverie... automatique... avec machines à vêtements.

— Tu plaisantes ?

— Non. Il y avait une petite laverie à vendre. Le propriétaire partait. J'ai regardé les chiffres. J'ai parlé avec la banque. J'ai utilisé une partie de nos économies.

— Tu as fait ça... sans me le dire ?

— Oui. Justement... on n'a jamais rien fait... parce qu'on avait peur. Tu as lu. Tu as appris. Tu as compris. Mais quelqu'un devait agir.

Un long silence. Samuel respira profondément.

— Et... ça marche ?

Elle lui montra les chiffres. Entrées régulières. Machines automatiques. Pas besoin de présence constante.

— Ce n'est pas énorme... mais c'est un début.

— Tu n'avais pas peur ?

— Si. Mais je ne veux plus vivre avec la peur. Et parce que j'ai compris que la semence... il faut la planter.



Et pour la première fois... quelque chose avait été planté. Cette fois... ce n'était plus seulement une idée. C'était réel.

Chapitre 20

La paix dans le couple, la force dans la vie

Quelques jours après l'histoire de la laverie, Samuel et sa femme furent invités chez Haran. La maison était toujours aussi calme. Toujours propre. Toujours paisible.

Haran s'assit en face d'eux.

— Alors... j'ai entendu parler de la laverie.

— J'ai été surpris...

La femme de Haran sourit.

— Dans un couple... il y en a toujours un qui se réveille avant l'autre. L'important... ce n'est pas qui commence. L'important, c'est que les deux finissent par marcher ensemble.

Haran parla à son tour.

— L'argent touche tout. Le mental. Le couple. La confiance. La paix. Et même... la sexualité. Quand il y a la peur... le corps se ferme. Quand il y a les dettes... le désir disparaît. Quand il y a la pression... le couple se fatigue.

La femme de Haran dit doucement :

— Beaucoup de couples se séparent... pas parce qu'il n'y a plus d'amour. Mais parce qu'il n'y a plus de paix.

— Comment vous avez fait... vous ?

— On a décidé de ne pas se battre entre nous. On a décidé de se battre contre les problèmes... ensemble. Et on a diversifié.

Il compta avec ses doigts.

— Travail. Investissements. Immobilier. Épargne. Business. Spiritualité. Et temps pour le couple. Si tu gagnes de l'argent... mais que tu perds la paix... tu es pauvre.



Samuel regarda sa femme. Elle le regarda aussi. Et pour la première fois depuis longtemps... ils ne se regardaient pas avec inquiétude. Ils se regardaient comme deux personnes qui veulent avancer.

Chapitre 21

Faut-il un conseiller... ou apprendre à penser seul ?

Le cours du professeur Tony était plein ce soir-là. Plus que d'habitude. La crise continuait, les prix montaient, et beaucoup de gens cherchaient des réponses.

Le professeur entra dans la salle avec un grand livre dans la main. Il écrivit au tableau :
FAUT-IL UN CONSEILLER ?

— Qui ici a déjà demandé conseil pour investir ?

Presque toute la salle leva la main.

— Qui ici... n'a pas compris ce qu'on lui a conseillé ?

La moitié de la salle éclata de rire.

— Le problème n'est pas le conseiller. Le problème... c'est quand vous ne comprenez pas ce que vous faites. Benjamin Graham disait : l'investisseur intelligent n'est pas celui qui gagne toujours, mais celui qui évite les erreurs fatales.

— Aujourd'hui, il y a des conseillers, des banques, des applications, de l'intelligence artificielle. Mais votre plus grand danger... c'est votre ignorance.

Un étudiant demanda :

— Alors il faut faire seul ?

— Non. Il faut comprendre. Puis choisir. Puis rester discipliné. L'IA peut aider... mais l'IA ne vit pas votre vie. Elle peut donner des idées... mais elle ne peut pas décider à votre place.

Tony écrivit au tableau : Épargner – Investir régulièrement – Diversifier – Attendre.

— Le plus grand danger... ce n'est pas de se tromper. C'est de ne jamais commencer.



Et ils avaient l'impression... de ne plus être perdus. Parce qu'ils n'avaient pas besoin de tout savoir. Ils avaient juste besoin de continuer.

Chapitre 22

Apprendre où mettre son argent

Divise en sept, et même en huit, car tu ne sais pas quel malheur peut arriver.

— Salomon

La salle était pleine ce soir-là. On sentait que le sujet allait être important. Le professeur Tony

écrivit au tableau : OÙ INVESTIR ?

— Beaucoup de gens veulent investir... Mais peu savent où mettre leur argent. Aujourd'hui, je vais vous expliquer les bases.

Il écrivit : LIVRET A – PEA – ASSURANCE VIE – ETF – IMMOBILIER – BUSINESS. Un étudiant leva la main.

— Monsieur... c'est quoi le meilleur ?

— Mauvaise question. La bonne question est : QUEL EST TON PLAN ?

— Le Livret A... c'est bien pour l'argent de secours. Mais pas pour devenir libre. Le PEA permet d'investir en bourse... avec moins d'impôts. L'assurance vie est utile pour préparer l'avenir. Un ETF permet d'investir dans beaucoup d'entreprises en même temps. Un ETF monde. Un peu d'obligations. Un peu d'immobilier. Épargne. Et temps.

Tony écrivit en grand : DCA.

— Dollar Cost Averaging. Investir régulièrement. Même quand le marché monte. Même quand il baisse. Même quand tu as peur. Ceux qui attendent le bon moment... n'investissent jamais.

— Et les impôts ? Ils font peur. Mais quand on connaît les règles... on peut payer moins. Le problème... ce n'est pas l'impôt. C'est l'ignorance.

Tony posa le feutre.

— La liberté financière... ce n'est pas un coup de chance. C'est un système.



Et pour la première fois... il avait l'impression de savoir où il allait. Pas vite. Pas facilement. Mais clairement.

Chapitre 23

Quand tout tombe en même temps

Le printemps arriva... mais Samuel n'avait pas l'impression que la vie s'améliorait. Au contraire. Plus ils apprenaient... plus les problèmes semblaient apparaître.

Un matin, il ouvrit la boîte aux lettres. Une enveloppe officielle. Il soupira déjà.

— Encore...

Il l'ouvrit. Silence. Puis il souffla.

— C'est beaucoup.

Sa femme prit la feuille.

— Mais... comment c'est possible ?

— Entre le travail... la laverie... les revenus...

Quelques jours plus tard, un autre problème arriva. La voiture. Samuel roulait pour aller au travail quand il entendit un bruit étrange. Un bruit métallique. Puis une vibration.

— Non... pas maintenant...

Le soir, il rentra avec la facture du garage. Sa femme la regarda.

— Mais... on ne peut pas...

— On va devoir payer.

Un silence lourd. Elle s'assit.

— On travaille... on investit... on fait attention... et il y a toujours quelque chose.

Le lendemain, Samuel alla au cours. Il avait presque envie de ne pas y aller. Mais il entra quand même. Tony écrivit au tableau : TEST.

— Quand vous commencez à changer votre vie... la vie vous teste. Les impôts. Les pannes. Les dépenses. Les disputes. La peur. Ce n'est pas un signe que ça ne marche pas. C'est le prix.

Beaucoup arrêtent ici. Parce qu'ils pensent que c'est trop dur. Mais ceux qui continuent... voient le résultat plus tard.

Samuel murmura :

— Je ne veux pas arrêter.

Quand il rentra le soir, sa femme était assise dans le salon. Il posa son sac.

— Alors ?

— On continue.



Ce n'était plus le silence de la peur. C'était le silence de ceux qui savent que le chemin est dur... mais qu'ils ne veulent plus revenir en arrière.

Chapitre 24

Le miracle de Cana

Ils remplirent les jarres jusqu'en haut.

— Jean 2, 7

La salle était plus silencieuse que d'habitude. Tony entra lentement, sans parler. Il posa un livre

sur le bureau. Pas un livre d'économie. Une Bible.

Il écrivit au tableau : LE MARIAGE DE CANA.
Puis il se retourna.

— Ce soir... on ne va pas parler d'ETF. On va parler d'un miracle.

Samuel se pencha en avant. Tony ouvrit le livre. Il lut doucement.

— Il y avait un mariage à Cana... et le vin manqua.

Il ferma le livre.

— Pourquoi cette histoire est importante ? Dans cette histoire... Il y a une fête. Il y a la joie. Puis... il n'y a plus de vin. Comme dans la vie. Au début, tout va bien. Puis il y a la crise. Les dettes. La fatigue. Les disputes.

— Et là... Jésus ne crée pas le vin à partir de rien. Il transforme. L'eau était déjà là. Comme votre travail. Comme votre salaire. Comme votre vie.

— Le miracle... ce n'est pas de recevoir. C'est de transformer.

— Transformer l'argent en investissement. Transformer le temps en apprentissage. Transformer la peur en discipline. Transformer la

crise en opportunité.

Il écrivit : IL FAUT REMPLIR LES JARRES.

— Les serviteurs ont rempli les jarres d'eau. Avant le miracle. Vous devez faire votre part. Lire. Épargner. Investir. Continuer. Le vin vient après.



Samuel resta immobile. Il comprit que peut-être... ils étaient encore en train de remplir les jarres. Et que le miracle... n'était peut-être pas encore arrivé. Mais qu'il approchait.

Chapitre 25

Continuer quand on n'en peut plus

Les semaines passaient... et la vie ne devenait pas plus facile. Samuel pensait qu'après la laverie, après les cours, après tout ce qu'ils avaient appris... les choses allaient enfin se calmer. Mais c'était l'inverse.

Plus ils avançaient, plus les responsabilités semblaient grandes. La laverie demandait du suivi. Le travail devenait plus stressant. Les

impôts continuaient d'arriver.

Un soir, Samuel rentra tard. Sa femme était dans la cuisine. Silencieuse.

— Tu travailles encore ?

— Oui. Les comptes.

Il s'assit.

— J'ai l'impression qu'on ne s'arrête jamais.

Elle se retourna. Ses yeux étaient fatigués.

— Avant on avait peur... et on riait plus. Parfois j'ai l'impression qu'on est toujours en train de construire... et jamais en train de profiter.

Samuel pensa aux paroles de Haran. La richesse n'aime pas la vitesse.

— Peut-être que c'est le prix.

— Le prix de quoi ?

— De la liberté.

Elle prit un papier et lui montra un tableau. Entrées de la laverie. Épargne. Investissement mensuel. DCA.

— Avant... il n'y avait rien. Maintenant... ça pousse.

Samuel prit sa main.

— Tu es devenue plus forte que moi.

— Non. J'ai juste compris plus vite.



Et ce soir-là... ce n'était pas la joie. Ce n'était pas encore la victoire. Mais c'était quelque chose de plus fort. La décision de ne plus abandonner.

Chapitre 26

Diversifier pour ne plus avoir peur

Le lendemain soir, Samuel et sa femme allèrent chez Haran. Ce n'était plus comme la première fois. Avant, Samuel venait avec des questions. Maintenant, il venait avec un projet.

— On veut passer à l'étape suivante.

Haran resta silencieux. Puis demanda :

— Plus... ou mieux ?

Sa femme répondit immédiatement :

— Mieux.

— Bonne réponse.

Il prit un carnet. Il dessina trois colonnes :
REVENU ACTIF – REVENU AUTOMATIQUE –
PATRIMOINE.

— Le revenu actif... c'est le travail. Le revenu automatique... c'est la laverie, les dividendes, les loyers. Le patrimoine... c'est ce que tu construis pour le futur.

— Si une source tombe... les autres tiennent. Le problème des gens... ce n'est pas qu'ils n'investissent pas. C'est qu'ils dépendent d'une seule chose. Quand le travail tremble... tout tremble.

La femme de Haran ajouta :

— Mais n'oubliez pas une chose. Si le couple casse... tout casse. Parlez. Décidez ensemble. Avancez ensemble. Sinon l'argent ne donnera pas la paix.



Samuel n'avait pas l'impression d'être riche. Mais il n'avait plus l'impression d'être perdu. Et parfois... c'est le début de la vraie liberté.

Chapitre 27

Quand le travail ne suffit plus

L'été arriva... mais l'ambiance au travail de Samuel était lourde. Depuis quelques semaines, les rumeurs circulaient. Réduction de personnel. Baisse d'activité. Changements dans l'entreprise.

Un matin, dans le vestiaire, un collègue dit :

— Tu as entendu ? Ils vont supprimer des postes.

Samuel sentit une boule dans le ventre. Il n'avait pas peur comme avant... mais il sentait la tension revenir.

Le soir, Samuel passa chez Haran. La lumière était allumée.

— Au travail... ça ne va pas.

— Ici non plus.

Samuel fut surpris.

— Chez vous aussi ? Vous avez peur ?

— Mon corps a peur. Mais pas mon esprit. Peut-être que je vais perdre mon travail. Mais ce n'est pas mon seul pilier.

Samuel pensa immédiatement au dessin. Travail. Épargne. ETF. Business. Immobilier.

— Avant... j'aurais paniqué. Aujourd'hui... je m'adapte.

— Vous avez toujours l'air sûr de vous.

— Je ne suis pas sûr. Mais j'ai une promesse. Si tu sèmes... tu récoltes. Pas toujours quand tu veux. Pas toujours comme tu veux. Mais toujours... si tu continues. Ceux qui vivent seulement du travail... tremblent. Ceux qui ont construit... tiennent.



Et en rentrant chez lui... il ne savait pas ce que l'avenir allait donner. Mais il savait une chose. Pour la première fois de sa vie... il n'était plus complètement dépendant de la tempête.

Chapitre 28

Quand elle n'a plus peur

Depuis l'annonce des possibles licenciements, Samuel avait changé. Il continuait tout. Mais à l'intérieur... le doute était revenu. La nuit, il dormait moins.

Un soir, il rentra plus tôt que d'habitude. Sa femme était assise devant l'ordinateur. Encore. Des chiffres. Des tableaux. Des notes.

— Tu travailles encore ?

— Oui. Les investissements.

— Tu ne t'arrêtes jamais.

Elle leva les yeux.

— Avant on ne faisait rien. Et on avait peur quand même.

— J'ai l'impression que tout peut s'écrouler.

Elle le regarda longtemps. Puis elle dit calmement :

— Peut-être. Mais je préfère avoir peur en avançant... que peur en restant bloquée.

— J'ai l'impression que tu es plus forte que moi maintenant.

— Non. J'ai juste décidé de ne plus attendre.

Elle prit un papier. Un nouveau tableau. Laverie. DCA. Épargne. ETF. Projet immobilier.

— Immobilier ?

— Je regarde.

Elle s'approcha. Elle s'assit à côté de lui.

— Tu sais pourquoi je continue ? Parce que je ne veux plus revivre comme avant. La peur des factures. La peur de la fin du mois. La peur de tout. Et parce que j'ai compris que la semence... il faut la planter.



Et peut-être que la vraie force d'un couple... ce n'est pas d'être toujours fort. C'est de ne jamais tomber en même temps.

PARTIE IV

La Récolte

*« La vraie richesse n'est pas d'avoir tout réussi.
C'est d'avoir compris. »*

Chapitre 29

Le prochain niveau

Le lendemain soir, Samuel et sa femme retournèrent chez Haran. La maison était calme comme toujours. Mais cette fois, Samuel ne venait plus avec la peur. Il venait avec une question. Une vraie question.

— On veut diversifier plus. On a la laverie... les investissements... le DCA... Mais on sent qu'il faut faire plus.

Haran sourit légèrement.

— Pas plus. Plus solide.

Il prit un carnet. Il dessina trois colonnes :
REVENU ACTIF – REVENU AUTOMATIQUE –
PATRIMOINE.

— Le prochain pas : Immobilier... ou business.

Samuel pensa immédiatement à la peur. Crédit. Risque. Responsabilité. La femme de Samuel, elle, ne détourna pas le regard.

— Comment savoir si on est prêts ?

— Quand la peur est là... mais que vous avanciez quand même.

— La peur est là...

— Alors vous êtes prêts.

La femme de Haran parla.

— Plus vous montez... plus le couple doit être solide. L'argent agrandit tout. La paix... ou la guerre.

— Continuer le DCA. Garder la laverie. Épargne de sécurité. Préparer un projet immobilier ou business. Ne pas se précipiter. Toujours lentement.

— La liberté ne s'arrête jamais.



En rentrant chez lui, Samuel ne regardait plus la maison de Haran avec envie. Il la regardait comme un chemin. Et pour la première fois... cela ne lui faisait plus peur.

Chapitre 30

La fatigue des bâtisseurs

Les jours passaient... et Samuel sentait que sa vie avait changé. Pas extérieurement. Il se levait toujours tôt. Il allait toujours au travail. Il payait toujours des factures. Mais intérieurement... ce n'était plus le même homme.

Un soir, il rentra tard. Sa femme était dans la cuisine. Silencieuse.

— Tu ne dors pas ?

— Non.

Il s'approcha. Elle se retourna. Ses yeux étaient fatigués.

— Tu te rends compte... qu'on ne vit plus comme avant ? On parle d'argent... de projets... d'investissements... Mais on ne vit plus.

— Tu regrettes ?

— Non. Mais c'est dur.

Samuel s'assit.

— Oui... C'est le prix de la liberté.

Elle prit un papier et lui montra un tableau. Elle dit doucement :

— Avant... on avait peur de finir le mois.

— Oui.

— On a encore peur... mais ce n'est plus la même peur. Avant... on avait peur parce qu'on ne faisait rien. Maintenant... on a peur parce qu'on fait quelque chose.

Elle se leva. Elle s'approcha. Elle posa sa tête contre son épaule.

— Alors on continue.



Et dans ce silence... il n'y avait plus la peur du début. Il y avait autre chose. La fatigue des bâtisseurs. Et parfois... c'est le signe que la maison est en train de se faire.

Chapitre 31

Les premiers fruits

Un an avait passé depuis le jour où Samuel avait entendu parler pour la première fois de la règle de 72. Ce matin-là, il était assis dans la cuisine avec sa femme. Devant eux, il y avait les comptes.

Sa femme regardait les chiffres. Elle relisait. Puis elle relisait encore. Elle lui tendit la feuille.

— Regarde.

Entrées de la laverie. Investissements mensuels. Épargne. ETF. Dividendes. Samuel resta immobile.

— C'est... juste ?

— Oui.

— On gagne plus... sans travailler plus.

Sa femme sourit. Samuel éclata de rire. Pas un rire fort. Un rire nerveux.

— Ça marche...

— Oui.

Quelques jours plus tard, à la salle de sport, Karim demanda :

— Toi ça va ?

— Oui.

— Tu as changé.

Julien arriva.

— Tu fais toujours tes investissements ?

— Oui.

Julien secoua la tête.

— Moi j'ai arrêté. Trop compliqué... trop long...

— Tu as eu de la chance.

— Non. J'ai juste continué.

Le soir, chez Haran, il dit simplement :

— Les premiers fruits.

— Je vois.

— Les autres commencent à regarder. Et là...
il faut être encore plus fort.



Et ce soir-là... il comprit que la semence avait pris. Et que maintenant... le vrai test commençait.

Chapitre 32

Quand le monde recommence à trembler

L'hiver suivant fut plus dur que le précédent. À la télévision, les informations ne parlaient plus que de crise. Crise énergétique. Crise économique. Crise mondiale.

Un soir, Samuel regardait le journal avec sa femme. Sa femme murmura :

— On dirait que ça recommence...

Au travail, tous les collègues parlaient encore.

— Ils vont fermer un service... Les crédits explosent... Les banques refusent les prêts...

Karim regarda Samuel.

— Toi... tu dois flipper aussi.

— Un peu.

— Tu fais toujours tes investissements ?

— Oui.

Le soir, sa femme sortit les comptes.

— Tu as vu les infos ?

— Oui. On va tenir ?

Samuel s'assit. Il regarda les chiffres. Laverie. Investissements. Épargne.

— Oui. Je ne suis pas sûr du monde. Mais je suis sûr de ce qu'on fait.

Chez Haran :

— Les crises reviennent toujours. Les guerres reviennent toujours. L'inflation revient toujours. Mais ceux qui construisent... tiennent de mieux en mieux.

— Et si ça empire ?

— Alors vous continuez. Une graine ne sort pas de la terre parce qu'il fait beau. Elle sort parce qu'elle pousse.



Et pour la première fois... la peur ne contrôlait plus leur vie. Elle faisait seulement partie du

chemin.

Chapitre 33

Le pas que peu osent faire

Le printemps revenait. Deux ans avaient passé depuis le jour où Samuel avait entendu pour la première fois parler d'investissement. Ce soir-là, il était assis avec sa femme dans le salon. Sur la table, il y avait des papiers. Pas des factures. Un projet.

Sa femme regardait le dossier.

— Tu es sûr ?

Samuel ne répondit pas tout de suite.

— Non.

Elle sourit légèrement.

— Moi non plus.

Un petit immeuble. Pas grand. Pas luxueux. Mais réel. Avant, ils auraient fermé le dossier. Mais maintenant... ils réfléchissaient autrement.

— Haran a dit... qu'il faut préparer le prochain pas.

— Oui. Mais il a aussi dit de ne pas se précipiter.

Chez Haran quelques heures plus tard, Haran regarda le dossier sans parler. Puis :

— Vous avez fait vos calculs. Vous avez une épargne de sécurité ? Vous continuez le DCA ? La laverie marche ?

— Oui... oui... oui.

— Alors vous êtes prêts.

Samuel resta figé.

— Ce n'est pas sans risque. Mais c'est raisonnable. Ceux qui avancent n'ont pas moins peur. Ils décident quand même.

Samuel regarda sa femme. Elle le regarda aussi. Un long silence.

— On le fait.

— Alors vous avez passé un niveau. Celui où on arrête de rêver... et où on commence à construire.



Et cette nuit-là... en rentrant chez eux... Samuel n'avait pas l'impression d'être riche. Mais il n'y avait plus de retour en arrière.

Chapitre 34

Le regard des autres

Un an passa encore. L'immeuble avait été acheté. Pas sans stress. Pas sans nuits blanches. Pas sans disputes. Mais ils avaient tenu.

Ce matin-là, il était assis dans la cuisine avec sa femme. Elle lui tendit la feuille.

Revenus du travail. Revenus de la laverie. Revenus locatifs. Investissements. Épargne.

— Ce n'est pas encore la liberté...

— Mais ce n'est plus la peur.

— On a changé de monde.

À la salle de sport, Julien dit :

— Alors... tu es devenu riche ?

— Non.

— Mais tu fais toujours tes trucs d'investissement ?

— Oui.

Un autre collègue dit :

— Tu as eu de la chance.

Samuel resta silencieux quelques secondes. Puis il répondit doucement :

— Non. J'ai juste continué.

Mais dans leurs regards... Samuel vit quelque chose. Certains respectueux. Certains curieux. Et certains... jaloux.

Le soir, chez Haran :

— Quand les fruits arrivent... les regards changent. C'était prévu. La jalousie montre souvent que tu étais sur le bon chemin.



Et il comprit enfin... que la vraie richesse n'était pas seulement l'argent. C'était de ne plus vivre dans la peur.

Chapitre 35

La jalousie, la peur et la liberté

Samuel avait appris beaucoup de choses. Mais il y avait une chose qu'il n'avait comprise que très tard. La peur ne vient pas seulement du manque d'argent. Elle vient du regard des autres.

Pendant longtemps, il avait cru que ses difficultés venaient du travail. Puis de la crise. Puis du gouvernement. Mais en réalité... une grande partie de sa souffrance venait des hommes.

Des amis qui doutaient. Des proches qui critiquaient. Des collègues qui se moquaient. Et surtout... de la jalousie.

Il se souvenait des premiers jours. Quand ils allaient tous à la salle de sport. Ils parlaient de livres. De réussite. De liberté financière. Ils étaient motivés. Tous. Mais avec le temps... les regards avaient changé.

— Tu crois que tu vas devenir riche avec tes livres ?

— Tu crois que la bourse va te sauver ?

Samuel avait doublé. Il avait voulu arrêter. Pas parce qu'il n'y croyait plus. Parce qu'il ne voulait plus se sentir différent.

Samuel comprenait maintenant. Quand un homme change... il dérange ceux qui ne veulent pas changer. Quand un homme apprend... il dérange ceux qui ne veulent pas apprendre.

Il était assis dans le jardin.

— Tu penses encore au passé...

— Oui. Tu regrettes ?

— Non. Parce que tout était nécessaire.

— Même la jalousie ?

— Oui. Sans la jalousie... je n'aurais jamais compris que je devais suivre mon chemin. Sans la crise... je n'aurais jamais commencé à investir.



La jalousie arrête les hommes. La peur les bloque. Le doute les fatigue. Mais celui qui continue... devient différent.

PARTIE V

La Transmission

*« La vraie richesse n'est pas ce que tu gardes.
C'est ce que tu transmets. »*

Chapitre 36

La vraie richesse

Le temps avait passé. Pas comme dans les films. Pas avec un miracle soudain. Pas avec un coup de chance. Mais lentement. Très lentement.

Samuel était assis dans le jardin, devant sa maison. Ce n'était pas un palais. Pas une villa de luxe. Mais ce n'était plus la maison d'un homme inquiet. C'était la maison d'un homme en paix.

Sa femme sortit avec deux tasses de café.

— Tu penses à quoi ?

— À tout.

Un silence. Le genre de silence qu'ils n'avaient jamais eu avant. Un silence sans peur.

— Tu te souviens... quand on avait peur d'ouvrir la boîte aux lettres ?

Elle rit doucement.

— Oui. Et quand la voiture tombait en panne au mauvais moment... Et quand on ne savait pas comment finir le mois...

— On a failli se perdre.

— Oui. Pas à cause de l'argent. À cause de la peur.

Elle posa sa main sur la sienne.

— Tu sais ce qui a tout changé ?

— Les cours ? Les livres ? Haran ?

— Non. Le jour où on a décidé d'arrêter d'avoir peur.

Haran arriva le soir, comme souvent. Samuel dit :

— Je comprends maintenant.

— Quoi ?

— La semence. Au début... on ne voit rien. On doute. On a peur. On veut abandonner. Puis on continue. On tombe. On recommence. On apprend. Et un jour... ça pousse.

— Et quand ça pousse... on comprend que le miracle n'était pas le résultat.

— Alors c'était quoi ?

Samuel regarda sa femme. Puis il répondit :

— Le changement.

Sa femme murmura :

— La paix.

Haran hochà la tête.

— La vraie richesse.



Et cette nuit-là... il n'avait plus envie d'aller plus vite. Il n'avait plus envie d'avoir plus. Il n'avait plus peur. Parce qu'il savait maintenant... que la vraie richesse c'est la paix.

Chapitre 37

La transmission

Quelques années avaient passé. Samuel marchait lentement dans la rue du quartier. Le même quartier. Les mêmes maisons. Mais lui... n'était plus le même homme.

Devant lui, un jeune homme l'attendait. Il semblait nerveux. Comme Samuel autrefois.

— Monsieur Samuel... merci d'avoir accepté de me voir.

— Assieds-toi.

Ils s'installèrent sur un banc.

— On m'a dit que vous pouviez m'aider.

— Aider... je ne sais pas. Mais je peux te raconter.

— Raconter quoi ?

— Comment j'avais peur. Peur des factures. Peur du travail. Peur de perdre ma femme. Peur de la vie.

Le jeune sembla surpris.

— Vous ?

— Oui. Et un jour... j'ai compris quelque chose. Personne ne viendra te sauver.

— Alors on fait quoi ?

— On apprend. On se discipline. On investit. On tombe. On recommence.

— Et ça marche vraiment ?

Samuel regarda au loin. Il pensa à la laverie. À l'immeuble. Aux cours. À Haran. À sa femme.

— Oui. Mais pas comme tu crois. Tu crois que la richesse... c'est l'argent. La richesse... c'est de ne plus vivre dans la peur.

— Et vous... vous êtes riche maintenant ?

— Je suis libre.

Un long silence. Samuel se leva.

— Allez. On va commencer.

— Par quoi ?

— Par une graine.



Et l'histoire continua. Toujours.

Chapitre 38

Celui qui sème ne meurt jamais

Le temps avait encore passé. Pas assez pour oublier. Mais assez pour comprendre.

— Tu penses encore ?

— Toujours. À tout le chemin.

Samuel regarda ses mains. Ces mains qui avaient travaillé toute sa vie. Ces mains qui avaient tremblé. Ces mains qui avaient signé des crédits. Ces mains qui avaient tourné des pages de livres.

Il murmura :

— Tout commence par une graine...

Un bruit derrière le portail. Encore. Toujours. Un jeune homme attendait. Samuel marcha vers lui.

— Monsieur... comment vous avez fait pour changer ?

— Je n'ai rien fait d'extraordinaire. J'ai juste continué.

— Et la vraie richesse... c'est quoi ?

Samuel regarda le jardin. Puis le ciel. Puis le jeune.

— Celui qui sème ne meurt jamais. Parce que ce qu'il a planté... continue après lui.

Chapitre 39

La loi de la vie

Ce que tu fais... devient ce que tu es. Ce que tu répètes... devient ta réalité.

Le soleil se levait doucement. Samuel était assis seul dans le jardin. Le silence du matin était différent. Pas vide. Paisible.

— Tu penses à la loi ?

— Oui. La loi de la vie. Ce que tu fais... devient ce que tu es. Ce que tu répètes... devient ta réalité. Ce que tu sèmes... devient ton futur.

Elle murmura :

— Comme la nature.

— Oui. Tu ne cries pas sur une graine pour qu'elle pousse. Tu l'arroses. Tu attends. Tu continues.

Un bruit se fit entendre. Le portail. Encore. Toujours. Un jeune homme entra.

— Monsieur... je ne sais pas par où commencer...

Samuel posa la main sur son épaule.

— Commence par comprendre une chose. La vie ne te doit rien. Mais elle te donnera tout... si tu respectes la loi.

— Quelle loi ?

— La loi de la semence.

Chapitre 40

Ce que l'on laisse derrière soi

La vraie richesse n'est pas d'avoir tout réussi.
C'est d'avoir compris.

Le temps avait encore passé. Samuel marchait lentement dans la rue où tout avait commencé. La même rue. Les mêmes maisons. Le même silence du soir.

Il s'arrêta devant l'ancienne maison où il avait vécu avec la peur. Il murmura :

— On croyait que c'était la fin...

Sa femme, à côté de lui, répondit doucement :

— C'était le début.

Ils arrivèrent devant un petit parc. Samuel s'assit sur le banc. Le même banc où il avait parlé autrefois avec Haran. Il regarda autour. Des enfants jouaient. Des gens marchaient vite. Toujours pressés. Toujours inquiets. Comme lui avant.

— Le monde ne changera jamais. Mais un homme peut changer.

Un jeune s'arrêta.

— Excusez-moi... on m'a dit que vous pouviez donner des conseils...

Samuel sourit.

— Assieds-toi. Je n'ai rien compris de spécial. J'ai juste appris. Échoué. Recommencé. Continué.

— Et après ?

— Après... tu comprends. Que la vie ne change pas quand tu veux. Elle change quand tu changes.

Chapitre 41

À celui qui lit ces lignes

Si tu lis ces lignes... ce n'est pas un hasard.

Samuel était seul.

Le soir tombait lentement. Le jardin était silencieux.

Il murmura :

— La vie ne donne rien à celui qui attend.

Sa femme s'approcha.

— Et à celui qui sème ?

Il répondit :

— Elle donne tout.

Il regarda le jardin. Puis il prit une feuille. Il écrivit lentement. Comme une lettre. Pour ceux qui

viendraient après.

« Si tu lis ces lignes... tu cherches. Et c'est déjà bien. Samuel n'était pas plus intelligent que les autres. Il a seulement fait une chose. Il a continué. Quand il avait peur. Quand il doutait. Quand il voulait abandonner. Et petit à petit... sa vie a changé. Pas parce qu'il a eu de la chance. Parce qu'il a respecté la loi. La question n'est plus : Est-ce que ça marche ? La question est : Est-ce que tu vas continuer ? »

Chapitre 42

La dernière leçon

Celui qui domine son esprit est plus fort que celui qui prend une ville. — Salomon

Samuel était seul. Le soir tombait lentement. Le jardin était silencieux, comme au premier jour.

Il s'agenouilla. Il prit une poignée de terre. La serra dans sa main. Et murmura :

— Tout est là...

Sa femme sortit doucement. Elle le regarda dans le jardin.

— Tu es encore debout... Tu penses à quoi ?

— À la dernière leçon.

Elle s'approcha.

— Laquelle ?

Il ouvrit la main. La terre glissa entre ses doigts.

— Celle qu'on plante quand on a compris. Que la richesse n'est pas l'argent. Que la sécurité n'est pas le travail. Que la paix n'est pas l'absence de problèmes. La paix vient quand tu vis selon la loi. La loi du temps. La discipline. La patience. La pensée. Et la loi de la semence.

Elle ferma les yeux. Comme si elle comprenait enfin tout.

Chapitre 43

Et la semence continua

On dit que la vie change. Mais en réalité... ce sont les hommes qui changent.

La terre, elle, reste la même. Depuis le premier jour, elle obéit à la même loi. Tu plantes. Ou tu ne plantes pas.

Samuel regardait la terre du jardin. Il pensait à tous ceux qui viendraient après lui. Des hommes fatigués. Des femmes inquiètes. Des jeunes perdus. Des couples en doute. Comme lui autrefois.

— La semence est pour eux.

Sa femme s'approcha.

— Tu crois qu'ils comprendront ?

Samuel regarda le ciel. Longtemps. Puis il répondit :

— Ceux qui doivent comprendre... comprendront.

Le vent passa dans les arbres. La nuit tombait lentement. Samuel se leva. Il regarda la maison. Puis le jardin. Puis la rue. Et il dit simplement :

— La vie continue.

Sa femme sourit.

— Toujours.

Chapitre 44

La loi ne dort jamais

Il y aura toujours des crises. Toujours des guerres.
Toujours des peurs.

Les hommes changeront de monnaie. Changeront de gouvernement. Changeront de promesses. Mais certaines choses ne changent jamais. La terre ne change pas. Le temps ne change pas. La loi ne change pas.

— Tu as encore peur parfois ?

— Oui.

Elle le regarda, surprise.

— Après tout ça ?

— La peur ne part jamais. Mais maintenant... je sais quoi faire quand elle revient.

— Quoi ?

— Continuer.

Le vent passa. Le jardin était calme. Il regarda la terre une dernière fois.

— La loi ne dort jamais. Celle que personne ne peut arrêter. Celle que personne ne peut tricher. Celle que personne ne peut acheter. La loi de la semence.

Chapitre 45

Celui qui sème avec patience

Tant qu'une semence attend... la vie recommence.

Il y avait toujours des crises. Toujours des guerres. Les journaux parlaient encore. La radio parlait encore. Les gens parlaient encore d'argent.

Samuel ne comptait plus. Autrefois, il comptait tout. Les euros. Les dettes. Les jours. Les factures. Aujourd'hui... il comptait autre chose. Les décisions. Les habitudes. Les graines plantées.

Il entendit le portail. Encore. Toujours. Un jeune entra.

— On m'a dit de venir vous voir.

— Pourquoi moi ?

— Parce que vous avez compris.

— Je n'ai rien compris de spécial. J'ai juste arrêté d'attendre.

— Et après ?

— J'ai appris. J'ai échoué. J'ai recommencé. J'ai continué.

Samuel se leva. Il posa sa main sur son épaule. Il le regarda.

— Commencez par ici.

Le jeune regarda la terre.

— Ici ?

— Oui. Par une graine.

Chapitre 46

La dernière graine

Tant qu'un homme sème... l'histoire ne finit jamais.

La nuit était calme. Plus calme que toutes les autres. Samuel ne dormait pas. Il était assis près de la fenêtre, regardant le jardin plongé dans l'obscurité.

Il avait passé sa vie à courir. Courir après l'argent. Courir après la sécurité. Courir après la paix. Et un jour... il avait compris qu'on ne trouve pas la paix en courant. On la trouve en semant.

Il sortit. L'air de la nuit était frais. Il marcha jusqu'au jardin. Il s'agenouilla. Il prit une poignée de terre. Et murmura :

— Tout est là...

Sa femme sortit doucement.

— Tu es encore debout...

— Oui. Je plante la dernière graine.

— Laquelle ?

Il la regarda.

— Celle de la transmission.

Derrière le portail, un jeune attendait. Encore. Toujours. Samuel se leva. Il marcha vers lui.

— Tant qu'un homme sème... l'histoire ne finit jamais.

Chapitre 47

Ce que l'homme doit apprendre

L'homme qui ne sème pas accuse la vie. L'homme qui sème accuse le temps. L'homme qui continue comprend la loi.

Depuis le commencement, l'homme cherche la même chose. La sécurité. La paix. La richesse. L'amour.

Et pourtant... il oublie toujours la même chose.
Rien ne pousse sans être semé.

Samuel le savait maintenant. Mais il ne l'avait pas toujours su. Il avait vécu comme beaucoup. Travailler sans comprendre. Gagner sans savoir garder. Aimer sans savoir construire. Espérer sans savoir agir.

— La vie ne te doit rien. Mais elle te donnera tout... si tu respectes la loi.

Le jeune demanda :

— Quelle loi ?

Samuel regarda la terre. Puis le ciel. Puis le jeune.

— Celle que personne ne veut apprendre... mais que tout le monde finit par vivre. La loi de la semence.

Chapitre 48

La loi du temps et de l'homme

Le temps ne travaille que pour celui qui continue.

Samuel avait compris une chose que peu d'hommes comprennent. La vie ne change pas quand on le décide. Elle change quand le temps rencontre la discipline.

— Tu penses encore ?

— Oui. Au temps.

Elle fronça les sourcils.

— Le temps ?

— Le temps est le plus grand investisseur. Tu plantes aujourd'hui. Tu ne vois rien demain. Tu doutes après une semaine. Tu veux abandonner après un mois. Mais si tu continues... un jour, ça pousse.

Elle murmura :

— Comme nous.

— Oui.

Samuel se leva. Il alla à la fenêtre. Et il murmura :

— Le temps travaille toujours.

Chapitre 49

La peur des hommes et la jalousie des cœurs

La jalousie montre souvent que vous étiez sur le bon chemin.

Samuel avait appris beaucoup de choses. Mais il y avait une chose qu'il n'avait comprise que très tard. La peur ne vient pas seulement du manque d'argent. Elle vient du regard des autres.

Il se souvenait des jours où il voulait abandonner. Des jours où il pensait que tout était fini. Des jours où il regardait les autres réussir.

— On se moque de moi... mes amis ne comprennent pas...

— Alors tu es sur le bon chemin.

— Pourquoi ?

— Parce que quand tu changes... les autres ne comprennent pas. La jalousie arrête les hommes. La peur les bloque. Mais celui qui continue... devient différent.

Samuel prit la main de sa femme.

— On rentre.

*Et dans la terre... la semence continuait.
Toujours.*

Chapitre 50

La récolte

La vie ne change pas quand tu veux. Elle change quand tu sèmes.

Le matin était calme. Plus calme que tous les autres. Samuel se réveilla avant le soleil. Il resta quelques secondes immobile, regardant le plafond. Autrefois, ses pensées étaient pleines de peur. Aujourd'hui, elles étaient pleines de souvenirs.

Il se leva lentement. Il alla jusqu'à la fenêtre. Le jardin était là. Toujours le même. Il sortit. L'air du matin était frais. Il s'agenouilla. Il posa sa main sur le sol. Et il murmura :

— Tout finit ici... Et tout commence ici.

Un bruit derrière le portail. Encore. Toujours. Un jeune attendait. Samuel se leva. Il marcha vers lui. Il posa la main sur son épaule. Il le regarda. Et il dit lentement :

— Tu veux la paix ? Sème. Tu veux l'amour ? Sème. Tu veux l'argent ? Sème. Tu veux une autre vie ? Sème.

Le vent passa doucement. Le soleil commençait à se lever. Samuel regarda le jardin une dernière fois. Puis il murmura :

— La récolte vient toujours.



Et dans la terre... une semence attendait encore. Parce que tant qu'un homme sème... l'histoire ne finit jamais.

Chapitre 51

Ceux qui viennent après

Son histoire n'était qu'un passage. D'autres allaient continuer.

Les années avaient passé. Personne ne savait vraiment combien. Samuel ne comptait plus. Le monde changeait. Mais les problèmes restaient les mêmes.

Il entendit le portail. Encore. Toujours. Un jeune entra. Puis un autre. Puis un autre. Samuel les regarda, surpris.

- Vous cherchez quelqu'un ?
- On nous a dit de venir vous voir.
- Pourquoi moi ?
- Parce que vous avez compris.
- Je n'ai rien compris de spécial.

Le premier demanda :

- Alors pourquoi votre vie a changé ?

Samuel regarda le jardin. Longtemps. Puis il répondit :

— Parce que j'ai arrêté d'attendre. J'ai appris. Échoué. Recommencé. Continué.

Sa femme sortit de la maison. Elle vit les jeunes. Elle sourit.

- Encore des élèves ?
- Non. La suite.

Et Samuel comprit. Son histoire n'était pas la fin. C'était le début pour d'autres.

Chapitre 52 — Épilogue

L'histoire ne finit jamais

Tant qu'un homme sème... la vie continue.

Le monde continuait. Comme il avait toujours continué. Les journaux parlaient encore de crise. La radio parlait encore d'inflation. Les gens parlaient encore d'argent.

Samuel marchait lentement dans la rue. La même rue qu'autrefois. La rue où il avait connu la peur. La rue où il avait connu la honte. La rue où il avait cru que sa vie était bloquée. Aujourd'hui, la rue n'avait pas changé. Mais lui, oui.

Ils passèrent devant la salle de sport. Samuel s'arrêta.

— C'est ici que tout a commencé...

Ils arrivèrent devant la maison. Le jardin était là. Un bruit derrière le portail. Encore. Toujours. Un jeune attendait.

— Monsieur... je ne sais plus quoi faire...

Samuel marcha vers lui. Il posa la main sur son épaule. Il le regarda longtemps. Puis il dit :

— Tu es au bon moment.

— Le bon moment pour quoi ?

— Pour commencer.

— Mais je suis en retard...

— Non. Tu es juste au moment où tu comprends.

Samuel regarda la terre. Puis le ciel. Puis sa femme. Puis le jeune. Et il dit lentement :

— La vie ne change pas quand tu veux. Elle change quand tu sèmes.



Et dans la terre... une graine venait d'être plantée. Et tant qu'une graine est plantée... la vie recommence. Toujours.

FIN

La loi de la semence

Frédéric Richard Goulia • Pharaoh Gold Éditions • 23 €

Chapitre 53

Les nuits de doute

On ne construit pas seulement le jour. On construit aussi la nuit.

— Neville Goddard

Il y avait des nuits où Samuel n'arrivait pas à dormir.

Pas les nuits de peur comme avant — ces nuits où il fixait le plafond en calculant les factures, en imaginant le pire. Non. C'était autre chose. Une agitation différente. Celle de quelqu'un qui a compris que le chemin est long, et que la patience est peut-être la compétence la plus difficile à acquérir.

Il se levait. Allait dans la cuisine. Faisait bouillir de l'eau. Regardait par la fenêtre la rue silencieuse.

— Tu ne dors pas encore ?

Sa femme était dans l'embrasement de la porte, les yeux mi-clos.

— Non. Je réfléchissais.

— À quoi ?

— Je me demande si on va assez vite. Haran a mis vingt ans à construire ce qu'il a. Nous, on a deux ans.

Elle s'approcha. Prit la tasse qu'il venait de remplir. En but une gorgée.

— Tu sais ce que Faridah m'a dit ? Elle m'a dit que les premières années, Haran aussi se levait la

nuit. Que la différence entre lui et les autres, c'est qu'il se recouchait et continuait quand même le lendemain matin.

Samuel regarda sa femme. Elle semblait plus sage que lui en ce moment.

— Va dormir. Demain on continue.



Et c'est ce qu'il fit. Il se recoucha. Il ferma les yeux. Dans l'obscurité de cette nuit ordinaire, il comprit que douter n'était pas le problème. C'était ce qu'on faisait après le doute qui comptait.

Chapitre 54

Karim prend sa décision

Il n'est jamais trop tard pour planter. Il est seulement trop tôt pour récolter.

— Professeur Tony

Karim appela un samedi matin. Il avait une voix différente — pas la voix de tous les jours, légère. Une voix de quelqu'un qui a pris une décision.

— Je veux commencer. Vraiment commencer. Tu peux m'aider ?

Samuel marqua une pause. Karim avait assisté à quelques cours de Tony. Il avait écouté. Posé des questions. Mais n'avait jamais vraiment franchi le pas.

— Qu'est-ce qui a changé ?

— J'ai failli perdre mon travail cette semaine. Restructuration. Ils ont gardé tout le monde finalement... mais pendant 48 heures, j'ai cru que c'était fini. Et j'ai réalisé que si ça avait été fini... j'avais rien. Zéro filet. Zéro plan B.

Samuel connaissait ce sentiment. Il l'avait vécu deux ans plus tôt.

— On se retrouve chez moi ce soir.

Ils passèrent la soirée ensemble. Samuel expliqua la règle de 72. Le DCA. Le PEA. Les ETF. Il parla des erreurs à éviter — la panique, la précipitation. Il parla de Marc. De Yassine.

Karim écoutait vraiment — sans téléphone, sans distraction. Sa femme était là aussi, prenant des notes.

— C'est tout ? C'est vraiment aussi simple ?

— Simple oui. Facile non. La différence c'est que simple demande de la discipline. Et la discipline... la plupart des gens n'en veulent pas

vraiment.

Karim regarda sa femme. Elle hocha la tête.

— On va le faire. Pour de vrai cette fois.



En les regardant partir ce soir-là, Samuel eut une pensée pour Haran. C'est ainsi que ça se transmet. Pas dans des livres. Dans des cuisines, entre gens qui se font confiance.

Chapitre 55

La lettre de sa fille

On transmet ce qu'on est, pas ce qu'on dit.

— Anonyme

Il trouva la lettre un matin sur la table de cuisine. Une vraie lettre — pas un message, pas un email. Une feuille pliée en deux, avec son prénom écrit en cursive maladroite.

Sa fille avait 19 ans. Elle étudiait à Lyon. Ils ne se parlaient pas assez.

Il ouvrit la lettre.

Elle était revenue pour le week-end. Elle avait regardé la maison différemment, dit-elle. Elle avait vu les livres sur les étagères — Graham, Kiyosaki. Elle avait entendu ses parents parler de la laverie, des investissements, du futur.

Puis elle avait écrit :

Papa, je ne savais pas que tu avais changé à ce point. À l'école on m'apprend comment trouver un travail. Personne ne m'apprend comment ne plus en dépendre. Est-ce que tu peux m'apprendre ce que tu as appris ?

Samuel dut poser la lettre un moment.

Sa femme entra dans la cuisine. Le vit immobile.

— Ça va ?

— Notre fille veut qu'on lui apprenne.

Elle prit la lettre. La lut. Restait silencieuse. Puis.

— On a bien semé alors.



Ce soir-là, Samuel répondit par une vraie lettre. Il lui parla de la règle de 72. Du DCA. De Haran. Du mariage de Cana. Et il termina : Tu es

la meilleure récolte de ma vie. Et maintenant c'est ton tour de semer.

Chapitre 56

Une conversation avec Graham

Le prix c'est ce que vous payez. La valeur c'est ce que vous obtenez.

— Benjamin Graham

Ce soir-là, Samuel prit *L'investisseur intelligent* et l'ouvrit au hasard.

Il avait lu ce livre trois fois depuis deux ans. Mais chaque lecture lui donnait quelque chose de différent — comme si le livre changeait avec lui.

Il tomba sur une phrase qu'il connaissait par cœur mais qui ce soir résonnait différemment.

L'ennemi principal de l'investisseur, c'est probablement lui-même.

Il posa le livre. Pensa à toutes les fois où il avait failli vendre — quand les marchés avaient baissé, quand la crise avait fait les gros titres. Chaque fois, il avait tenu. Pas parce qu'il n'avait

pas peur. Parce qu'il avait une stratégie écrite, une règle décidée à froid.

Sa femme s'assit à côté de lui.

— Tu lis encore Graham ?

— Je relis. C'est différent.

— Qu'est-ce que tu apprends ce soir ?

— Que la vraie compétence en investissement n'est pas de savoir analyser une action. C'est de savoir gérer ses émotions face à l'argent.

Elle hocha la tête lentement.

— C'est pour ça que la plupart des gens ne réussissent pas. Pas parce qu'ils sont bêtes. Parce qu'ils laissent leurs émotions décider.

Il referma le livre. Regarda la couverture. Graham était mort depuis longtemps — mais ses mots vivaient dans des millions de cuisines à travers le monde. C'était ça aussi, une semence.



Samuel posa le livre. Regarda sa femme. Et dit simplement.

— Merci.

— Pour quoi ?

— Pour avoir continué avec moi. Même quand tu ne comprenais pas encore.

Chapitre 57

Ce que Samuel dit à son reflet

Tu deviendras ce que tu penses le plus souvent.

— Neville Goddard

C'était une habitude qu'il avait prise depuis quelques mois. Le matin, avant de quitter la salle de bains, il restait quelques secondes devant le miroir.

Pas pour vérifier sa coiffure. Pour se regarder vraiment. Dans les yeux.

Au début, ça lui paraissait ridicule. Il l'avait lu dans un livre. Il avait failli passer la page. Puis il avait essayé, presque par ironie.

Le premier matin, il n'avait rien dit. Il s'était juste regardé. Et il avait vu — un homme de 54 ans, fatigué mais debout. Moins peur dans les yeux qu'il y a deux ans.

Depuis, chaque matin, il se disait la même chose à voix basse.

Tu construis. Tu continues. Tu n'abandonnes pas.

Sa femme l'avait surpris une fois. Elle avait attendu qu'il finisse, puis avait dit sans moquerie.

— C'est quoi ça ?

— Une habitude.

— Ça sert à quelque chose ?

— Je ne sais pas si ça sert à quelque chose. Mais ça me rappelle qui je décide d'être ce matin. Avant que la journée décide pour moi.

Deux semaines plus tard, il l'avait entendue murmurer quelque chose devant son propre miroir. Il n'avait pas demandé ce que c'était. Certaines choses n'ont pas besoin d'être partagées pour être réelles.



Ce qu'on se dit à soi-même finit par façonner ce qu'on devient. Pas par magie. Par accumulation. Par la somme de milliers de petits matins où on choisit qui on va être aujourd'hui.

Chapitre 58

Haran parle de sa propre peur

L'homme sage n'est pas celui qui n'a pas peur. C'est celui qui a appris à vivre avec.

— Anonyme

C'était une soirée de décembre. La première vraie neige de l'hiver. Ils étaient chez Haran, comme souvent maintenant.

Et Haran avait dit quelque chose d'inattendu.

— Vous savez... il y a eu une période où j'ai tout failli perdre.

Samuel et sa femme se regardèrent.

— Quand ?

— Il y a quinze ans. J'avais investi dans une société que je connaissais mal. En six mois, j'ai perdu 60% de ce que j'avais mis de côté en dix ans.

Silence. Le feu crépitait.

— Et vous avez fait quoi ?

— J'ai eu envie d'arrêter. De vendre tout ce qui restait. J'avais honte. J'avais peur.

— Mais vous avez continué.

— Faridah m'a dit une chose ce soir-là. Elle m'a dit : si tu arrêtes maintenant, tu auras perdu deux fois. Une fois l'argent, une fois la leçon. Continue et tu n'auras perdu qu'une fois.

La femme de Samuel prit la main de son mari sous la table.

— Elle avait raison. J'ai continué. Plus prudemment. Dix ans plus tard, j'avais non seulement récupéré ce que j'avais perdu, mais construit quelque chose de plus solide.



En rentrant ce soir-là, Samuel pensait à une chose : les gens qu'on admire ne sont pas ceux qui n'ont jamais tombé. Ce sont ceux qui ne sont pas restés à terre.

Chapitre 59

La question que Samuel n'avait jamais posée

Pourquoi est la plus courte question. Et souvent la plus transformatrice.

— Anonyme

Un soir, seul dans le bureau qu'ils avaient aménagé dans la chambre d'amis, Samuel s'arrêta au milieu d'une feuille de calcul.

Il regardait les chiffres. La laverie 1. La laverie 2. L'ETF. Le PEA. L'immeuble.

Et soudain il se posa une question qu'il n'avait jamais posée depuis le début.

Pourquoi ?

Pas pourquoi investir. Mais : pourquoi tout ça ? Quel est l'objectif final ? Qu'est-ce que je veux vraiment construire — et pour qui ?

Il prit une feuille blanche. Écrivit en haut : CE QUE JE VEUX VRAIMENT. Puis resta là, stylo en main, dix minutes. Sans écrire.

Progressivement les mots arrivèrent. Ne plus dépendre d'un seul salaire. Pouvoir dire non quand on ne me respecte pas. Financer les études de ma fille. Voyager avec ma femme. Laisser quelque chose à mes enfants — pas de l'argent, mais une façon de penser.

Il relut la liste. Et réalisa quelque chose d'étrange et de libérateur : ce n'était pas une liste d'objectifs financiers. C'était une liste d'objectifs de vie. L'argent n'était que l'outil. Pas le but.

Il alla chercher sa femme. Lui tendit la feuille.

— Lis ça.

Elle lut. Puis relut. Prit le stylo. Ajouta deux lignes.

Avoir du temps pour cuisiner ensemble le dimanche. Et vieillir sans peur.



Il encadra la feuille. Il la mit sur le bureau. Et chaque fois qu'il ouvrait ses feuilles de calcul, il voyait d'abord cette liste. Pour ne jamais oublier pourquoi les chiffres existaient.

Chapitre 60

L'épilogue que Samuel écrit lui-même

Une vie bien vécue est la meilleure réponse à toutes les questions qu'on s'est posées.

— Anonyme

Il y a des hommes qui attendent que la vie leur parle. Et il y a des hommes qui décident d'écrire eux-mêmes leurs dernières pages.

Samuel Kader avait 56 ans ce matin-là. Le soleil entrait par la fenêtre de la cuisine. Sa femme préparait du café. Sa fille était venue pour le week-end — elle avait commencé à investir, 50 euros par mois, religieusement.

Haran avait pris sa retraite anticipée six mois plus tôt. Il passait ses journées dans son jardin. Parfois il appelait Samuel juste pour parler — pas de finances. De la vie.

Karim avait ouvert un PEA. Sa femme avait lancé une activité depuis chez elle. Ils avançaient.

Et Samuel ? Samuel avait une vie ordinaire. Pas de yacht. Pas de villa. Un appartement agrandi d'une pièce. Deux laveries qui tournaient. Un portefeuille qui grossissait doucement, comme un arbre qu'on ne regarde pas grandir mais qui, un matin, donne de l'ombre.

Ce matin-là, il prit un carnet. Et il écrivit.

À quiconque lira ces lignes. Je ne suis pas un expert. Je suis quelqu'un qui a eu peur longtemps, puis qui a décidé d'apprendre. Si je l'ai fait, vous pouvez le faire. La seule différence entre où j'étais et où je suis, c'est le temps que j'ai accepté de donner à ce que j'avais planté. Semez. Arrosez. Attendez. Continuez. La loi de la semence ne

ment jamais.

Il ferma le carnet. Regarda par la fenêtre.

Dans le jardin, un petit arbre qu'il avait planté trois ans plus tôt commençait à porter ses premiers fruits.



Il sourit.

FIN

La loi de la semence

Frédéric Richard Gouliá • Pharaoh Gold Éditions • 23 €

Chapitre 61

La règle du 1% et du 0,001%

Tu n'as pas besoin de changer ta vie. Tu as besoin de changer tes habitudes de 1%.

— James Clear

C'était une conversation ordinaire qui allait changer la façon dont Samuel pensait au progrès.

Tony avait commencé le cours de ce soir-là avec une question simple.

— Combien font 1,01 à la puissance 365 ?

Personne ne répondit. Quelqu'un tenta mentalement le calcul et abandonna.

Tony écrivit au tableau.

1,01 puissance 365 = 37,78

Puis en dessous.

0,99 puissance 365 = 0,03

Il se retourna vers la salle.

— Si vous vous améliorez de 1% chaque jour pendant un an, vous serez 37 fois meilleur qu'au départ. Si vous vous dégradez de 1% chaque jour, vous tomberez à presque zéro. 1% dans un sens ou dans l'autre. Tous les jours.

Un silence tomba dans la salle.

— Mais monsieur, dit une jeune femme au premier rang, 1% chaque jour c'est énorme. On ne peut pas toujours progresser de 1%.

Tony sourit.

— Exactement. C'est pourquoi j'ajouterai quelque chose que personne ne vous dit. La règle du 0,001%.

Il écrivit au tableau.

0,001% par jour = invisible. Accumulé = transformateur.

— Voici la vraie vérité sur le changement. On ne se transforme pas à 1% par jour. Les jours difficiles, on progresse de 0,001%. On lit une page au lieu d'un chapitre. On investit dix euros au lieu de cent. On fait dix minutes de sport au lieu d'une heure. On passe un appel au lieu d'une réunion.

— Ces 0,001%... personne ne les voit. Pas même vous. Mais ils s'accumulent. Silencieusement. Obstinément. Comme une semence sous la terre.

Samuel écrivit dans son carnet. Il soulignait ces deux chiffres. 1% et 0,001%.

Tony continua.

— Le problème avec la motivation, c'est qu'elle vous promet le 1% tous les jours. Et quand vous ne l'atteignez pas, vous pensez avoir échoué. Alors vous arrêtez. Mais ceux qui réussissent vraiment ne cherchent pas le 1% tous les jours. Ils cherchent à ne pas reculer. À tenir le 0,001%. À ne pas briser la chaîne.

Il prit un marqueur différent — rouge celui-là — et écrivit en grand.

NE JAMAIS BRISER LA CHAÎNE.

— Chaque jour où vous faites quelque chose — même la plus petite des choses — vous ajoutez un maillon. Chaque jour où vous ne faites rien, vous brisez la chaîne. Et recommencer une chaîne brisée coûte dix fois plus d'énergie que de maintenir une chaîne fragile.

Samuel pensa à ses virements automatiques. Chaque mois, la même somme vers le PEA. Même les mois difficiles. Même les mois où il avait envie de suspendre, de mettre en pause. Il ne l'avait jamais fait. Pas une seule fois en deux ans.

Il avait maintenu la chaîne. Sans le savoir, il appliquait déjà la règle.

En sortant, sa femme lui dit.

— Le 0,001%... c'est pour ça que j'ai quand même ouvert mon application bancaire le soir où on avait les réparations de la voiture et les impôts. Je n'ai pas investi beaucoup. Mais j'ai quand même fait quelque chose.

— Oui. Tu as maintenu la chaîne.

— Sans savoir que ça s'appelait comme ça.

Samuel sourit.

— Les meilleures habitudes n'ont pas besoin de nom pour fonctionner.



Cette nuit-là, Samuel ouvrit son journal. Il écrivit une seule ligne.

Règle du 0,001% : même les jours où tout va mal, faire la plus petite chose possible dans la bonne direction. Un euro. Une page. Un appel. Une pensée. Maintenir la chaîne.

Il ferma le journal. Et dès le lendemain matin, il appliqua la règle.

Non pas parce que c'était facile. Mais parce qu'il avait compris une vérité fondamentale : la constance bat toujours l'intensité. Celui qui court un kilomètre chaque jour sans exception battra toujours celui qui court dix kilomètres une fois par semaine.

La semence ne pousse pas plus vite parce qu'on l'arrose plus fort un seul jour. Elle pousse parce qu'on l'arrose tous les jours — même un peu, même quand il pleut, même quand on est fatigué.

0,001%. Tous les jours. Sans briser la chaîne.

Chapitre 62

La théorie des vases communicants

L'argent va toujours là où il est le mieux traité.

— Anonyme

Tony avait posé deux verres sur la table. Il les avait remplis d'eau à des niveaux différents. Puis il avait posé un tuyau entre les deux.

La salle regardait. Évident. Banal. L'eau allait s'équilibrer.

— Voilà comment fonctionne l'argent dans une famille. Le verre de gauche c'est vos revenus. Le verre de droite c'est vos dépenses. Et le tuyau... c'est votre mode de vie.

Il prit une seringue. Injecta de l'eau dans le verre de gauche.

— Vous gagnez plus. Bien. Mais si le tuyau reste ouvert...

L'eau s'équilibra immédiatement. Le deuxième verre se remplit au même niveau que le premier.

— Ça s'appelle l'inflation du mode de vie. Chaque fois que vous gagnez plus, vous dépensez plus. La différence reste nulle. C'est pour ça que des gens qui gagnent dix fois votre salaire n'ont pas dix fois votre richesse.

Il prit un bouchon. Ferma partiellement le tuyau.

— Maintenant. Même injection d'argent...

Cette fois, le premier verre monta. Le deuxième ne bougea presque pas.

— Le bouchon c'est votre discipline. Votre capacité à ne pas laisser votre mode de vie s'adapter automatiquement à vos revenus. Les gens riches ne vivent pas forcément mieux que vous. Ils vivent différemment. Ils ont fermé le tuyau.

Samuel pensa à ses collègues qui gagnaient plus que lui et étaient pourtant toujours à court. Il pensait à Julien qui avait acheté une voiture neuve le mois où il avait reçu sa prime. À Marc qui avait déménagé dans un plus grand appartement quand son salaire avait augmenté.

Lui-même avait failli faire pareil. Quand la laverie avait commencé à rapporter, sa femme avait proposé de changer de voiture. Il avait dit

non. Pas encore. On investit d'abord. On vit mieux après.

— Comment on ferme le tuyau ? demanda quelqu'un dans la salle.

— En décidant à l'avance. Avant que l'argent arrive. Si vous attendez d'avoir l'argent pour décider quoi en faire... il sera déjà parti. L'argent non décidé devient toujours de la consommation.

Sa femme nota dans son carnet. Samuel regarda par-dessus son épaule. Elle avait écrit en grand : FERMER LE TUYAU.



En rentrant, ils s'arrêtèrent dans un restaurant qu'ils aimaient. Pas un restaurant de luxe. Leur restaurant à eux, avec leurs habitudes et leurs plats préférés. Samuel regarda l'addition et pensa : le tuyau est fermé là où il le faut. Ouvert là où ça compte vraiment.

Chapitre 63

Le jour où Samuel faillit tout arrêter

La résistance est plus forte juste avant la percée.

— Steven Pressfield

Il y eut un mois de novembre où tout alla mal en même temps.

La deuxième laverie avait un problème de plomberie. Le marché avait baissé de 14% en trois semaines. Une réunion difficile au travail laissait entendre que son poste pourrait être réévalué. Et sa femme avait une angine qui durait depuis dix jours.

Un soir, Samuel s'assit dans le bureau. Regarda les chiffres. Et pour la première fois depuis deux ans, pensa sérieusement à tout arrêter.

Vendre les laveries. Sortir du marché. Mettre l'argent sur un livret. Revenir à avant.

La pensée était séduisante dans sa simplicité. Plus de gestion. Plus de stress. Plus de surveillance. Juste... arrêter.

Il appela Haran. Il était 22h30.

— Je pense à tout arrêter.

Haran ne répondit pas tout de suite. Samuel entendit le silence d'une maison calme, d'un homme qui réfléchit avant de parler.

— Qu'est-ce qui se passe vraiment ?

— Tout en même temps. La plomberie. Le marché qui baisse. Le boulot. Ma femme est malade. J'en peux plus.

— Je t'entends. Dis-moi une chose. Est-ce que les fondamentaux ont changé ?

— Quels fondamentaux ?

— Est-ce que les gens continuent à avoir besoin de laveries ? Est-ce que les entreprises mondiales vont toutes faire faillite ? Est-ce que ta femme va toujours mieux que le marché quand elle va bien ?

Samuel resta silencieux.

— Non... rien de fondamental n'a changé.

— Alors ce que tu veux arrêter... ce n'est pas l'investissement. C'est la fatigue. Et la fatigue... ça se guérit. Pas en abandonnant. En dormant.

Samuel laissa échapper un souffle.

— Comment vous faites pour toujours voir aussi clairement ?

— Parce que j'ai eu cette conversation avec moi-même il y a quinze ans. Et j'ai failli abandonner moi aussi. Je n'ai pas abandonné. Et je te remercie tous les jours de ne pas l'avoir fait.

Samuel raccrocha. Il resta un long moment immobile. Puis il ouvrit son journal.

Il écrivit : Novembre. Mois le plus dur. Pas abandonné. Chaîne maintenue.



Deux mois plus tard, le marché avait rebondi. La plomberie était réparée. Sa femme allait bien. Et son poste avait été non seulement maintenu mais renforcé. Il relu la note de novembre. Et comprit pourquoi Pressfield avait écrit que la résistance est toujours plus forte juste avant la percée.

Chapitre 64

Ce que Salomon savait sur la diversification

Divise en sept, même en huit, car tu ne sais pas quel malheur peut arriver.

— Salomon, Ecclésiaste 11:2

Tony avait ouvert la Bible ce soir-là. Pas pour prêcher. Pour enseigner.

Il lut lentement le verset. Puis le referma.

— Salomon écrivait ça il y a trois mille ans. Avant les ETF. Avant les marchés financiers. Avant la théorie moderne du portefeuille. Et pourtant... il venait de décrire exactement ce que les meilleurs économistes du vingt-et-unième siècle enseignent.

— Divise en sept. Pas deux. Pas trois. Sept. Parce que tu ne sais pas d'où viendra le prochain malheur.

Il écrivit au tableau : DIVERSIFICATION = SURVIE.

— Voici comment Salomon investissait. Revenu actif — son travail, son commerce. Immobilier — ses terres, ses propriétés. Or et métaux précieux — réserve de valeur. Commerce international — ses échanges avec d'autres royaumes. Capital humain — il investissait dans les compétences de ses serviteurs. Relations stratégiques — ses alliances. Et la sagesse elle-même — son plus grand actif.

Samuel écrivit tout. Vite. Sa femme aussi.

— Aujourd'hui on traduit ça comme ça. Salaire ou revenus d'activité. Immobilier locatif. ETF et actions. Or ou actifs refuges. Business ou revenus passifs. Réseau et relations. Et formation

continue.

Un étudiant leva la main.

— Et si on n'a pas encore tout ça ?

— Alors vous commencez par un. Puis vous en ajoutez un deuxième. Puis un troisième. Salomon n'a pas tout construit en un jour. Il a construit un empire en quarante ans. Vous avez le temps.

Samuel regarda la liste. Ils avaient déjà trois colonnes : le salaire, les laveries, l'ETF. L'immeuble était en cours. La formation... c'était ces cours eux-mêmes.

Cinq sur sept. Pas mal pour deux ans.

— Tu as l'air content, murmura sa femme.

— Je compte nos colonnes.

— Et ?

— On est à cinq sur sept. Salomon serait fier.

Elle rit doucement. Un vrai rire. Le genre qu'on n'entendait plus il y a deux ans.



*Trois mille ans séparent Salomon de Samuel.
Mais la loi est la même. Ne jamais mettre tous ses
oeufs dans le même panier. Pas par méfiance.*

Par sagesse.

Chapitre 65

La conversation que Samuel n'avait jamais eu avec son père

Les pères qui n'ont pas appris transmettent le silence.

Les fils qui apprennent transmettent la lumière.

— Anonyme

Son père était mort depuis huit ans. Samuel pensait rarement à lui dans ce contexte — l'argent, les finances, l'investissement. Son père était un homme bon, travailleur, droit. Mais l'argent était un sujet tabou dans leur famille. On n'en parlait pas. On travaillait. On payait. On se taisait.

Ce soir-là, Samuel trouva une vieille photo. Son père jeune, devant leur première maison. Il souriait. Un sourire fier mais fatigué.

Samuel s'assit. Et pour la première fois, il eut une conversation imaginaire avec lui.

Papa, pourquoi tu ne m'as pas appris ça ? La règle de 72. Les intérêts composés. Comment

faire travailler l'argent au lieu de toujours travailler pour lui ?

Et la réponse vint — pas de son père, mais de lui-même, en imaginant ce que son père aurait dit.

Parce que personne ne me l'avait appris. Et je ne savais pas que ça existait. Je savais seulement ce qu'on m'avait dit : travaille dur, sois honnête, et Dieu pourvoira.

Samuel posa la photo. Pensa à sa fille qui étudiait à Lyon et investissait 50 euros par mois. Pensa à la lettre qu'elle lui avait écrite.

La chaîne du silence s'arrêtait là. Avec lui. Avec eux.

Son père lui avait transmis l'intégrité, la discipline du travail, le sens de la famille. Des actifs immenses. Ce qu'il n'avait pas pu lui transmettre, c'est ce que personne ne lui avait donné.

Mais Samuel, lui, avait les deux maintenant. Et il les transmettrait à sa fille.

— Tu penses à ton père ? dit sa femme depuis le couloir.

— Oui. Je lui disais merci.

— Pour quoi ?

— Pour m'avoir appris à travailler. Sans ça, j'aurais rien eu à investir.

Elle entra. Regarda la photo. La prit doucement.

— Il aurait été fier de toi.

— J'espère. Mais surtout... il aurait été fier de ce qu'on transmet à notre fille.



On hérite de ce que nos parents ont pu donner. On transmet ce qu'on a pris la peine d'apprendre. Entre les deux... il y a une vie entière de choix.

Chapitre 66

Samuel explique l'effet boule de neige

La première boule de neige est toujours petite. C'est la pente qui fait le reste.

— Warren Buffett

Karim était venu un soir avec ses tableaux. Il avait fait ses calculs. Il regardait les chiffres avec un mélange d'excitation et d'incroyance.

— C'est pas possible. Si je continue comme ça pendant vingt ans...

— Si tu continues comme ça pendant vingt ans, dit Samuel calmement, oui. C'est possible. C'est même probable.

— Mais ça représente plus que ce que mon père a gagné en toute sa vie de travail.

— Je sais.

Karim resta silencieux. Samuel le laissa absorber.

— Comment ça marche vraiment ? demanda Karim. Pas les formules. Le mécanisme.

Samuel prit un papier. Dessina une boule de neige en haut d'une colline.

— Au début, tu pousses la boule. Elle est petite. Elle roule lentement. Tu dois fournir beaucoup d'effort pour un petit résultat. C'est les cinq premières années.

Il dessina la boule qui grossissait en descendant.

— Puis elle commence à grossir d'elle-même. Elle ramasse de la neige sur son passage. Plus elle est grosse, plus elle ramasse vite. Tu n'as plus besoin de pousser aussi fort. La gravité — le

temps — travaille pour toi.

Il dessina la boule en bas de la colline — immense.

— Les dernières années, tu n'as presque plus rien à faire. La boule roule seule. Les intérêts sur les intérêts sur les intérêts. C'est pour ça que Warren Buffett dit que sa première fortune a été faite après ses cinquante ans — alors qu'il investissait depuis l'âge de onze ans.

— Onze ans ?!

— Onze ans. Il a passé quarante ans à pousser la boule. Et après ça, elle a roulé seule.

Karim regarda ses chiffres d'un oeil différent.

— Alors les vingt premières années... c'est juste pousser la boule ?

— Exactement. Et la plupart des gens arrêtent de pousser au bout de deux ans parce qu'ils ne voient pas encore la boule grossir.

— Mais toi tu as continué.

— J'ai continué. Et maintenant... je commence à sentir qu'elle roule un peu toute seule.



Karim rentra chez lui ce soir-là avec quelque chose dans les yeux que Samuel reconnut. C'était exactement ce qu'il avait ressenti lui-même le soir où Julien avait sorti la serviette de bar et écrit la règle de 72. La sensation que quelque chose d'immense venait de devenir accessible.

Chapitre 67

La dernière leçon de Tony

Je n'ai pas été votre professeur. J'ai été votre miroir.

— Professeur Tony, dernière séance

La dernière séance de l'année était toujours différente.

Tony n'avait pas apporté de livres. Pas de marqueurs. Pas de tableaux. Il était entré et s'était assis au milieu de la salle — pas devant, pas en hauteur. Au milieu. Comme l'un d'eux.

— Ce soir, je ne vais pas enseigner. Je vais juste vous poser une question.

Silence. La salle attendit.

— Qu'est-ce que vous avez appris... sur vous-même ?

Pas sur l'argent. Pas sur l'investissement. Sur eux-mêmes.

Les réponses fusrent lentes à venir. Puis elles vinrent.

Une femme au premier rang dit qu'elle avait appris qu'elle avait peur depuis l'enfance et qu'elle pensait que c'était normal.

Un homme au fond dit qu'il avait appris que son impatience lui avait coûté plus que ses erreurs.

Karim dit qu'il avait appris qu'il attendait toujours que quelqu'un d'autre le sauve.

Et Samuel... Samuel dit doucement.

— J'ai appris que j'avais toujours su ce que je devais faire. Je voulais juste que quelqu'un me donne la permission.

Tony le regarda longtemps. Puis hocha la tête.

— C'est la phrase la plus importante de cette année. Vous n'avez pas besoin de permission. Ni de moi. Ni de votre banque. Ni de votre famille. Ni du gouvernement. Vous avez besoin d'une chose seulement.

Il se leva. Écrivit au tableau un seul mot.

DÉCISION.

— Tout commence et finit là. Pas la connaissance. Pas le talent. Pas la chance. La décision. Decidez. Et recommencez à décider chaque matin.

Il effaced le tableau. Prit son manteau. Et avant de partir, dit simplement.

— Je vous ai donné des outils. Ce que vous allez en faire... c'est votre réponse à la loi de la semence. Bonne route.

Il sortit. La salle resta silencieuse un long moment.

Puis, un à un, les gens se levèrent. Se regardèrent. Quelques mains se serrèrent. Quelques sourires. Pas de grandes paroles.

Samuel et sa femme sortirent les derniers. Dans la rue, l'air était froid et propre.

— C'est fini, dit-elle.

— Non. C'est là que ça commence vraiment.



Et ils rentrèrent chez eux. Pas pressés. À pied. Dans le silence confortable de deux personnes qui n'ont plus besoin de mots pour savoir qu'elles

avancent dans la même direction.

Chapitre 68

Samuel écrit à Benjamin Graham

Les lettres qu'on n'envoie jamais sont parfois celles qui nous libèrent le plus.

— Anonyme

C'était une idée bizarre. Il l'admettait lui-même.

Mais un soir de janvier, Samuel s'assit à son bureau et écrivit une lettre. À Benjamin Graham. Mort depuis 1976. Un homme qu'il n'avait jamais rencontré, dont il connaissait les mots par coeur, et qui avait changé sa vie sans le savoir.

Il écrivit.

Monsieur Graham, je vous écris depuis une cuisine en France, en 2026. Vous êtes mort depuis cinquante ans. Mais vos mots sont vivants sur ma table, dans mes décisions, dans la façon dont je regarde les marchés quand ils baissent.

Vous avez dit que le marché est comme un associé bipolaire qui vous propose chaque jour un

prix différent. Que votre travail n'est pas de prévoir ce qu'il va faire. Mais de ne pas vous laisser contaminer par ses sautes d'humeur.

J'ai failli vendre en novembre. Le marché avait baissé de 14%. Mes collègues paniquaient. Mais je me suis souvenu de vous. Et j'ai tenu.

Aujourd'hui le marché est remonté. Mes parts valent plus qu'avant la baisse. Et je comprends maintenant ce que vous vouliez dire : la volatilité n'est pas un risque pour l'investisseur patient. Elle est une opportunité.

Merci. Pour la règle de 72. Pour M. Marché. Pour l'idée que l'investisseur intelligent n'est pas celui qui a le plus d'informations. C'est celui qui a le plus de discipline.

Samuel Kader, quelque part en France.

Il plia la lettre. La mit dans le livre — entre les pages 200 et 201, là où Graham parlait de l'attitude de l'investisseur face aux fluctuations du marché.

Sa femme entra.

— Tu écris à qui ?

— À Graham.

— Il est mort.

— Je sais. Mais ça m'a fait du bien quand même.

Elle sourit. Un sourire qui disait : tu es un peu fou, et c'est pour ça que je t'aime.



Certaines gratitudes n'ont pas besoin de destinataire pour être réelles. L'important c'est de les ressentir. Et de les transmettre à son tour.

Chapitre 69

Ce que vaut vraiment une heure de votre temps

*Le temps est la seule ressource non renouvelable.
Investissez-le comme tel.*

— Anonyme

Tony avait posé une question simple qui avait mis la salle mal à l'aise.

— Combien vaut une heure de votre temps ?

Les gens avaient répondu en termes de salaire. Douze euros. Vingt euros. Trente euros.

— Non, dit Tony. Je ne parle pas de ce que votre employeur vous paye. Je parle de ce que

vous, vous décidez que ça vaut.

Silence.

— La plupart des gens n'ont jamais décidé consciemment ce que vaut leur temps. Alors ils le donnent à n'importe qui pour n'importe quel prix. Deux heures de télévision le soir. Une heure de réseaux sociaux le matin. Trente minutes à chercher un produit moins cher de deux euros.

Il écrivit une formule au tableau.

Valeur de votre heure = Ce que vous pouvez créer ou apprendre en une heure.

— Si en une heure vous pouvez lire dix pages de Graham et apprendre quelque chose qui change une décision financière... cette heure vaut peut-être des milliers d'euros. Si vous passez cette heure à regarder des vidéos qui ne vous apprennent rien... elle vaut zéro. Moins que zéro même, parce qu'elle vous a coûté de l'énergie.

Samuel pensa à ses soirées. Avant et après. Avant : télévision, téléphone, fatigue passive. Après : livres, cours, discussions avec sa femme, calculs, plans.

La même durée. Un résultat radicalement différent.

— L'investissement en temps est le seul investissement avec un rendement garanti, dit Tony. Chaque heure passée à apprendre quelque chose d'utile vous rapporte pour le reste de votre vie. Les intérêts composés s'appliquent aussi au savoir.

Sa femme nota : INVESTIR SON TEMPS
COMME SON ARGENT.



Ce soir-là, en rentrant, ils éteignirent la télévision avant de l'allumer. Et ils luèrent une heure chacun. En silence. Côte à côte. Comme deux gens qui construisent quelque chose ensemble même quand ils ne se parlent pas.

Chapitre 70

La richesse invisible

La vraie richesse c'est ce que vous garderiez si vous perdiez tout le reste.

— Anonyme

Samuel fit un exercice un dimanche matin. Sa femme était encore endormie. Il prit une feuille et écrivit en haut : SI JE PERDAIS TOUT L'ARGENT

DEMAIN, QU'EST-CE QU'IL ME RESTERAIT ?

Il réfléchit longtemps. Puis écrivit.

La connaissance. Tout ce que j'ai appris — la règle de 72, le DCA, les ETF, la psychologie de l'investisseur. Ça, personne ne peut me le prendre.

Les habitudes. Me lever tôt. Lire. Investir régulièrement. Ne pas paniquer. Maintenir la chaîne. Ces habitudes reconstruiraient tout.

Le réseau. Haran. Tony. Karim maintenant. Des gens qui pensent comme moi, qui avancent, qui se soutiennent. Avec eux, je pourrais recommencer.

Ma femme. Partenaire, pas juste épouse. Quelqu'un qui comprend, qui agit, qui ne lâche pas. On a reconstruit une fois. On pourrait recommencer.

La réputation. D'être quelqu'un d'honnête, de fiable, de sérieux. Ça ouvre des portes que l'argent seul ne peut pas ouvrir.

Il relut la liste. Et réalisa quelque chose de vertigineux.

Sa vraie richesse n'était pas dans les comptes bancaires. Elle était dans ce que l'argent ne

pouvait pas acheter et que personne ne pouvait lui enlever.

Sa femme entra dans la cuisine, les cheveux défaits, une tasse à la main.

— T'écris quoi ?

Il lui tendit la feuille.

Elle lut. S'assit. Prit le stylo. Ajouta une ligne tout en bas.

La certitude qu'on peut recommencer. Parce qu'on l'a déjà fait.

Samuel la regarda. Elle avait raison. C'était peut-être ça, la plus grande richesse.



On passe sa vie à accumuler des choses qu'on a peur de perdre. Mais la vraie sécurité... ce n'est pas d'avoir assez pour ne rien risquer. C'est de savoir qu'on peut tout reconstruire si nécessaire.

Chapitre 71

Le débutant avec 100 euros

Tout grand investisseur a commencé par une petite somme et une grande décision.

— Anonyme

Ce soir-là, un jeune homme d'une vingtaine d'années était assis au premier rang. Il avait l'air déplacé parmi les adultes. Il tenait un carnet neuf, stylo en main, comme quelqu'un qui veut tout noter pour ne rien oublier.

Tony le remarqua. Il s'arrêta devant lui.

— Tu as quel âge ?

— Vingt-deux ans.

— Et tu as combien à investir ?

Le jeune rougit légèrement.

— Cent euros. C'est tout ce que j'ai de disponible.

Tony se tourna vers la salle.

— Parfait. Ce soir on travaille pour lui.

Il écrivit au tableau : DÉBUTANT. 100 EUROS. PREMIER INVESTISSEMENT.

— La question que tout débutant se pose : est-ce que cent euros ça vaut la peine ? Est-ce que c'est trop peu pour commencer ?

Il se retourna.

— Réponse courte : non. Cent euros c'est parfait pour commencer. Voici pourquoi.

Il écrivit une liste au tableau.

— Premièrement. Cent euros c'est assez pour ouvrir un PEA. La loi française n'impose pas de minimum. Certaines banques en ligne acceptent même un euro.

— Deuxièmement. Cent euros dans un ETF monde, c'est immédiatement investi dans plus de mille entreprises à travers le monde. Apple. Microsoft. LVMH. Toyota. Samsung. Tout ça pour cent euros.

— Troisièmement. La valeur de l'exercice n'est pas dans les cent euros. Elle est dans l'habitude. Quand vous investissez cent euros pour la première fois, vous déverrouillez quelque chose dans votre cerveau. Vous passez de théoricien à investisseur. Ce changement d'identité vaut bien plus que cent euros.

Le jeune homme notait frénétiquement.

— Et ensuite ? demanda-t-il.

— Ensuite tu ajoutes cent euros le mois prochain. Et le mois d'après. Même si tu ne peux

faire que cinquante, tu fais cinquante. Même si tu ne peux faire que vingt, tu fais vingt. L'important c'est la régularité, pas le montant.

Tony prit son marqueur et écrivit les chiffres.

100 euros par mois pendant 30 ans à 8% = 150 000 euros.

La salle murmurait. Le jeune homme avait arrêté d'écrire. Il regardait le tableau, les yeux grands ouverts.

— J'ai trente ans devant moi, murmura-t-il.

— Tu as exactement le bon âge, dit Tony. Le meilleur moment pour planter un arbre c'était il y a vingt ans. Le deuxième meilleur moment, c'est maintenant.

Samuel regarda le jeune homme. Il pensa à lui-même à vingt-deux ans. Sans guide. Sans cours. Sans personne pour lui dire que cent euros suffisaient pour commencer.

Il aurait voulu remonter le temps. Il ne le pouvait pas. Mais ce jeune homme, lui, avait la chance de savoir à vingt-deux ans ce que Samuel avait appris à cinquante-deux.



Après le cours, Samuel s'approcha du jeune homme.

— Tu as un compte en banque ?

— Oui.

— Demain matin, avant d'aller au travail, tu ouvres un PEA en ligne. Boursorama ou Fortuneo. Gratuit. Tu mets tes cent euros. Tu achètes un ETF monde. Et tu oublies pendant un an.

— C'est vraiment aussi simple ?

— C'est exactement aussi simple. La difficulté n'est pas technique. Elle est psychologique. Est-ce que tu vas tenir quand ça baissera ?

— Je vais tenir.

— Alors tu viens de prendre la décision la plus importante de ta vie financière.

Chapitre 72

10 000 euros et les erreurs à ne pas faire

Avec dix mille euros, on peut construire une base solide ou tout perdre en six mois. La différence tient à trois décisions.

— Professeur Tony

La séance du mois suivant était consacrée à une question précise que plusieurs élèves avaient envoyée par email.

J'ai 10 000 euros d'économies. Qu'est-ce que je fais ?

Tony avait répondu en commençant par ce que la plupart des gens ne s'attendaient pas.

— Avant de vous dire où mettre vos dix mille euros, je vais vous dire les quatre erreurs que 80% des gens font avec cette somme.

Il écrivit au tableau.

ERREUR 1 : TOUT METTRE D'UN COUP.

— Vous avez économisé dix mille euros en cinq ans. Vous les placez en bourse un lundi. Le jeudi, le marché baisse de 12%. Vous vendez en panique. Vous perdez 1200 euros et vous jurez de ne jamais remettre les pieds en bourse. Solution : étaler. Mille euros par mois pendant dix mois. Le DCA vous protège de vous-même.

ERREUR 2 : NE PAS GARDER DE RÉSERVE.

— Vous investissez tout. Trois mois plus tard votre voiture tombe en panne. Vous devez vendre vos investissements au pire moment pour payer le garage. Règle absolue : gardez toujours trois mois

de dépenses en cash avant d'investir quoi que ce soit.

ERREUR 3 : CHOISIR LE MAUVAIS VÉHICULE.

— Un ami vous dit que la crypto va tripler. Votre beau-frère a une opportunité immobilière formidable. Un influenceur vend une formation qui garantit 30% par an. Fuyez. Tout ce qui promet des rendements extraordinaires cache soit du risque exceptionnel soit de la fraude. Pour dix mille euros et un débutant : ETF monde, point final.

ERREUR 4 : REGARDER CHAQUE JOUR.

— Vous ouvrez votre application le matin. Vous regardez si ça a monté ou baissé. Vous stressez. Vous prenez de mauvaises décisions émotionnelles. L'investissement de long terme se regarde une fois par trimestre maximum. Pas plus.

Tony laissa un silence.

— Maintenant. Si vous évitez ces quatre erreurs, voici ce que vous faites avec dix mille euros.

Il écrivit un plan simple.

3000 euros — Épargne de sécurité (livret A, intouchable).

5000 euros — ETF monde sur PEA, étalé sur 5 mois à 1000 euros par mois.

2000 euros — ETF obligataire ou or, pour équilibrer le risque.

— Simple. Diversifié. Automatique. Et vous dormez la nuit.

Samuel copiait tout. Sa femme aussi. Karim, assis trois rangs derrière eux, photographiait le tableau avec son téléphone.

Un homme au milieu de la salle leva la main.

— Et si on a moins ? Si on a juste deux mille euros ?

— Même logique. 600 en sécurité. 1000 en ETF étalé. 400 en réserve. Le principe ne change pas. Seuls les chiffres changent.



En sortant, Samuel dit à sa femme.

— On a fait exactement ça. Sans le savoir. On a construit notre plan comme Tony vient de l'expliquer.

— Sauf qu'on a mis deux ans à comprendre ce qu'il explique en vingt minutes.

— C'est pour ça qu'on vient encore. Pour gagner du temps sur les erreurs qu'on n'a pas encore faites.

Chapitre 73

La crise de la bourse — ce que les médias ne disent pas

Quand tout le monde vend, c'est souvent le meilleur moment pour acheter. Mais personne ne le fait.

— Benjamin Graham

La crise arriva en octobre. Personne ne la prédit avec précision — elles ne se prédisent jamais.

Les marchés baissèrent de 22% en six semaines. Les journaux étaient catastrophistes. Les réseaux sociaux étaient en feu. Des experts en col blanc expliquaient avec gravité que c'était la fin du capitalisme, le début d'une dépression comme en 1929, que tout allait s'effondrer.

Au bureau de Samuel, la machine à café était devenue un lieu de conférence permanente.

— T'as vu les marchés ? C'est fini. Tout le monde vend.

— J'ai sorti mon argent vendredi.

— Moi aussi. J'attends que ça se stabilise pour remettre.

Samuel écoutait. Ne disait rien.

Le soir, il ouvrit son application. Regarda son portefeuille. Il avait perdu — sur le papier — 18% de la valeur de son ETF. En euros, c'était une somme qui lui aurait donné mal au ventre deux ans plus tôt.

Aujourd'hui, il la regarda. Et fit quelque chose que ses collègues n'auraient pas compris.

Il investit davantage.

Pas tout. Pas impulsivement. Mais méthodiquement, il doubla son virement automatique ce mois-là. Il achetait des parts moins chères qu'avant la crise.

Sa femme regardait par-dessus son épaule.

— Tu es sûr ?

— Non. Mais Graham dit que le marché est comme un magasin qui fait des soldes. Quand tout est cher, tout le monde achète. Quand tout

est en promotion, tout le monde fuit. C'est l'inverse de la logique.

— Et si ça continue à baisser ?

— Alors j'aurai acheté encore moins cher.

Elle resta silencieuse un moment. Puis.

— D'accord. On double le virement.

Tony consacra toute la séance suivante à la crise. La salle était plus pleine que d'habitude — les gens ont toujours plus faim d'explications en temps de crise.

— Je vais vous dire ce que les médias ne disent pas. Depuis 1900, les marchés mondiaux ont connu deux guerres mondiales, une grande dépression, des dizaines de récessions, des crises pétrolières, des crises financières, des pandémies. Et à chaque fois, ils ont rebondi. À chaque fois.

Il écrivit une statistique au tableau.

Crise de 2008 : -50%. Rebond complet en 5 ans.
+200% sur les 10 ans suivants.

Crise Covid 2020 : -35% en 5 semaines. Rebond complet en 5 mois.

— L'investisseur qui a vendu en mars 2020 par peur a raté l'un des plus grands rebonds de l'histoire. L'investisseur qui a continué à investir a fait des gains extraordinaires.

Un élève demanda.

— Mais comment savoir si c'est une crise temporaire ou la vraie fin ?

— Vous ne pouvez pas le savoir. Personne ne peut le savoir. Mais voici une question plus utile : est-ce que l'humanité va continuer à travailler, innover, créer de la valeur ? Si oui, les entreprises vaudront plus dans dix ans qu'aujourd'hui. Investissez en conséquence.

— Et si l'humanité s'arrête ?

— Alors l'argent ne servira plus à rien de toute façon. Concentrez-vous sur ce que vous pouvez contrôler.

Samuel nota une phrase dans son carnet.

La crise est le moment où les vrais investisseurs se révèlent.



Six mois plus tard, les marchés avaient rebondi de 28%. Le portefeuille de Samuel valait plus qu'avant la crise. Pas parce qu'il avait été

plus malin que les autres. Parce qu'il n'avait pas paniqué. Et parce qu'il avait acheté quand tout le monde vendait.

Chapitre 74

Tony explique la psychologie de la perte

La douleur d'une perte est deux fois plus forte que la joie d'un gain équivalent. C'est pour ça que les investisseurs perdent.

— Daniel Kahneman, Prix Nobel d'économie

Tony commença la séance avec une expérience simple.

— Je vais vous proposer un choix. Option A : je vous donne 500 euros, garantis. Option B : je lance une pièce. Pile, vous gagnez 1100 euros. Face, vous gagnez rien.

Il attendit. La plupart des mains se levèrent pour l'option A.

— Maintenant le deuxième choix. Option A : vous perdez 500 euros, garantis. Option B : on lance la pièce. Pile, vous perdez 1100 euros. Face, vous perdez rien.

Cette fois la plupart choisirent l'option B.

— Voyez-vous le paradoxe ? Quand il s'agit de gagner, vous êtes prudents. Quand il s'agit de perdre, vous prenez des risques. C'est exactement l'inverse de ce qu'un investisseur rationnel devrait faire.

Il écrivit au tableau.

AVERSION AUX PERTES : la peur de perdre est deux fois plus forte que le désir de gagner.

— C'est pour ça que les gens vendent en crise. La douleur de voir baisser leur portefeuille devient insupportable. Ils vendent pour faire cesser la douleur. Même si rationnellement ils savent que c'est une erreur.

— C'est pour ça aussi qu'ils gardent trop longtemps les mauvais investissements. Vendre en perte rend la perte réelle. Tant qu'ils ne vendent pas, ils peuvent se dire que c'est une perte virtuelle, que ça va remonter.

Samuel reconnut les deux comportements. Il les avait vécus. Cette fois en novembre où il avait failli tout vendre. Ces actions d'une petite entreprise qu'il avait acheté sur un coup de tête et qu'il gardait encore, trois ans plus tard, parce qu'il refusait de réaliser la perte.

— Comment on se protège de soi-même ?
demanda quelqu'un.

— Trois outils. Premièrement : écrire votre stratégie avant d'investir. Décider à froid ce que vous ferez si ça baisse de 20%, de 30%, de 40%. Le cerveau en crise ne prend pas de bonnes décisions. Prenez-les à froid.

— Deuxièmement : automatiser. Les virements automatiques ôtent la décision émotionnelle. Chaque mois la même somme part, indépendamment de vos humeurs.

— Troisièmement : ne pas regarder. Vérifiez votre portefeuille une fois par trimestre. Pas plus. Chaque fois que vous regardez en période de baisse, vous exposez votre cerveau à une douleur qui va pousser à une mauvaise décision.

Samuel pensa à son habitude de vérifier l'application chaque matin. Il décida ce soir-là de l'effacer de son écran d'accueil.



La bourse n'est pas un jeu d'intelligence. C'est un jeu de patience et de discipline. Le plus intelligent perdra toujours face au plus patient, à long terme.

Chapitre 75

Le premier million — mécanique et mythe

Le premier million est le plus difficile. Pas à cause du marché. À cause du temps.

— Anonyme

Tony avait écrit un chiffre au tableau. 1 000 000.

La salle s'était agi-tée. Quelques rires nerveux. Quelques regards sceptiques.

— Je vois des sourires. Vous pensez que c'est impossible ?

Personne ne répondit franchement. Tony prit son marqueur.

— Laissez-moi vous montrer la mécanique. Pas le rêve. La mathématique froide.

Il écrivit plusieurs scénarios.

Scénario 1 : 300 euros par mois, 8% de rendement, 35 ans. Résultat : 620 000 euros.

Scénario 2 : 500 euros par mois, 8% de rendement, 30 ans. Résultat : 745 000 euros.

Scénario 3 : 500 euros par mois, 8% de rendement, 35 ans. Résultat : 1 100 000 euros.

— Cinq ans de plus. Cinq ans. Et on passe de 745 000 à 1 100 000. C'est l'effet boule de neige dans sa phase finale. Les dernières années font plus que toutes les premières réunies.

Un homme leva la main.

— Mais on sait pas si on va vivre 35 ans de plus.

— Non. Mais vous savez que si vous ne commencez pas, vous n'arriverez certainement pas à un million. La question n'est pas d'avoir la certitude du résultat. La question est de mettre les probabilités de votre côté.

Tony effaçça tout et écrivit une seule ligne.

Le premier million n'est pas un but. C'est la conséquence de trente ans de discipline.

— Et surtout — arrêtez de penser au million. Pensez au prochain virement automatique. Au prochain mois. À ne pas briser la chaîne. Le million viendra ou ne viendra pas. Mais la liberté financière — ne plus dépendre d'un seul salaire, ne plus avoir peur des factures, ne plus stress-er à chaque crise — elle viendra bien avant.

Samuel regarda sa femme. Elle regardait le tableau. Les yeux brillants.

— On a commencé il y a combien ? murmura-t-elle.

— Deux ans et demi.

— Alors il nous reste trente-deux ans et demi.

Elle dit ça sans ironie. Avec quelque chose qui ressemblait à de l'impatience — non pas l'impatience du début, celle qui veut tout tout de suite, mais une impatience sereine. Celle de quelqu'un qui sait où il va et qui a hâte d'y arriver.



En sortant, ils croisèrent le jeune homme de vingt-deux ans, carnet sous le bras, sourire aux lèvres.

— J'ai ouvert mon PEA ce matin, dit-il à Samuel. Cent euros. ETF monde.

— Bien. Ne touche à rien pendant un an.

— Promis.

Samuel le regarda partir. Et pensa à la boule de neige qui venait de commencer à rouler, quelque part, dans la vie d'un jeune homme de vingt-deux ans.

Chapitre 76

Le tableau de bord de la liberté

Ce qui se mesure s'améliore. Ce qui se voit, on y croit.

— Peter Drucker

Tony commença la séance avec une question que personne n'attendait.

— Est-ce que vous savez exactement où vous en êtes ? Pas approximativement. Exactement ?

Quelques mains timides. La majorité des gens secouait la tête.

— Voilà le problème. Vous investissez. Vous épargnez. Vous travaillez. Mais vous n'avez pas de tableau de bord. Vous conduisez sans compteur de vitesse, sans jauge d'essence, sans GPS. Et vous vous demandez pourquoi vous n'arrivez pas à destination.

Il distribua une feuille. Dessus, un tableau simple.

Tony lut chaque ligne à voix haute.

— Premièrement : vos revenus actifs. Tout ce que vous gagnez en travaillant.

— Deuxièmement : vos revenus passifs. Tout ce qui rentre sans que vous travailliez — loyers, dividendes, intérêts, business automatique.

— Troisièmement : vos dépenses incompressibles. Loyer, nourriture, santé, transport. Ce que vous devez payer pour vivre.

— Quatrièmement : votre taux d'investissement. Quel pourcentage de vos revenus finit en actifs ? Pas en consommation. En actifs.

— Cinquièmement — et c'est celui que tout le monde oublie — votre ratio revenus passifs sur dépenses incompressibles.

Il écrivit au tableau.

Revenus passifs / Dépenses incompressibles =
Taux de liberté financière.

— Quand ce ratio atteint 100%... vos revenus passifs couvrent tous vos besoins. Vous n'êtes plus obligé de travailler. Vous choisissez de travailler.

— La plupart des gens ont un ratio de zéro. Certains arrivent à 10%, 20%, 30% après

quelques années de discipline. Samuel, où en êtes-vous ?

Samuel fut surpris d'être interpellé. Il calcula rapidement dans sa tête. Les deux laveries. Les dividendes de l'ETF. Le loyer de l'immeuble en cours.

— Environ 35%.

Tony hocha la tête.

— 35% après deux ans et demi. Vous êtes sur une trajectoire excellente. Maintenant imaginez dans dix ans.

Samuel n'avait pas besoin de calculer. L'effet boule de neige ferait le reste.

Sa femme prit la feuille du tableau de bord. La regarda longtemps. Puis écrivit leurs chiffres dans chaque colonne. Methodiquement. Précisément.

— On n'avait jamais écrit tout ça ensemble, dit-elle.

— Non.

— C'est plus réel comme ça.

— C'est exactement pour ça qu'on doit le faire.

Tony conclut la séance.

— Faites ce tableau ce soir. Avec votre conjoint si vous en avez un. Mettez-le quelque part où vous le voyez. Pas pour vous angoisser. Pour savoir où vous allez. Une fois par trimestre, mettez-le à jour. Regardez le ratio de liberté augmenter. Lentement. Irrémédiablement.



Ce soir-là, Samuel et sa femme passèrent deux heures à remplir leur tableau. Pour la première fois, ils avaient une image complète de leur vie financière — pas une impression, pas un sentiment, une réalité chiffrée. Et cette réalité, contrairement à ce qu'ils auraient cru deux ans plus tôt, était encourageante.

35% de liberté. C'était déjà infiniment plus que zéro.

Chapitre 77

Ce que Samuel dit à un journaliste

La vraie histoire n'est pas celle du millionnaire. C'est celle de l'homme ordinaire qui a décidé d'apprendre.

— Anonyme

Un journaliste local écrivait un article sur les nouvelles habitudes d'épargne et d'investissement dans la région. Quelqu'un lui avait parlé de Samuel. Il l'avait contacté.

Ils se retrouvèrent dans un café. Le journaliste avait un carnet, un stylo, et cet air un peu las des gens qui ont entendu trop d'histoires pour être encore vraiment surpris.

— Alors vous êtes devenu riche ?

Samuel sourit.

— Non. Je suis devenu libre. C'est différent.

Le journaliste leva les yeux.

— Expliquez-moi la différence.

— Riche, c'est un chiffre. Un million. Dix millions. Un chiffre qui change selon qui vous demandez. Libre, c'est un état. Ne plus avoir peur d'ouvrir sa boîte aux lettres. Pouvoir dire non à un patron sans trembler. Dormir sans calculer les factures. Ça, c'est la liberté.

— Et vous avez ça maintenant ?

— Pas complètement. Mais j'en ai 35%. Et dans quelques années, j'en aurai 60, puis 80, puis 100. C'est un chemin. Pas une arrivée.

Le journaliste écrivait. Puis il demanda.

— Quel est votre secret ?

Samuel réfléchit.

— Je n'ai pas de secret. J'ai appris trois choses. Premièrement, l'argent obéit à des lois. Comme la gravité. Si vous les connaissez, vous les utilisez. Si vous les ignorez, elles travaillent contre vous. Deuxièmement, commencer vaut toujours mieux qu'attendre. Cent euros aujourd'hui valent plus que mille euros dans cinq ans. Le temps est irremplaçable. Troisièmement, la discipline bat le talent à plate couture sur le long terme.

— Et votre femme a joué un rôle ?

Samuel s'arrêta. Posa sa tasse.

— Elle a joué LE rôle. Elle a acheté la première laverie pendant que je lisais encore des livres. Elle a doublé notre virement en crise quand j'hésitais encore. Elle a maintenu la chaîne les mois où j'avais envie de m'arrêter. Sans elle... je serais encore à la case départ.

Le journaliste hocha la tête. Nota.

— Un dernier mot pour nos lecteurs ?

Samuel regarda par la fenêtre. La rue. Les gens pressés. Chacun avec ses factures, ses peurs, ses rêves non exprimés.

— Commencez aujourd'hui. Pas demain. Pas quand vous aurez plus d'argent. Aujourd'hui. Même avec dix euros. Même avec un euro. L'habitude vaut plus que la somme.



L'article parut le jeudi suivant. Le téléphone de Samuel sonna toute la journée. Des gens qui voulaient savoir comment commencer. Des gens exactement comme lui deux ans et demi plus tôt.

Il répondit à chacun. Parce que Haran avait fait ça pour lui. Et parce que la loi de la semence dit que ce qu'on donne... revient.

Chapitre 78

La lettre que Samuel laissera à ses enfants

*Hériter d'argent c'est bien. Hériter d'une façon de
penser c'est mieux.*

— Anonyme

Ce dimanche matin, Samuel écrit.

*Pas pour un journaliste. Pas pour un cours.
Pour ses enfants. Pour ceux qui viendraient après.
Une lettre qu'il glisserait dans son testament —
pas un testament d'avocat, un testament de coeur.*

Il écrit.

À mes enfants et à ceux que j'aime,

*Je ne sais pas quand vous lirez ces lignes.
Peut-être dans dix ans. Peut-être après ma mort.
Mais je veux que vous sachiez ce que j'ai appris
— trop tard, mais quand même appris.*

*L'argent n'est pas le diable. L'ignorance de
l'argent l'est. Toute ma jeunesse, personne ne m'a
appris comment l'argent fonctionne. On m'a appris
à travailler. On ne m'a pas appris à construire. Et
pendant des années, j'ai couru sur un tapis roulant
— de plus en plus vite, sans avancer.*

Voici ce que je sais maintenant.

*L'argent obéit à la loi des intérêts composés.
Un euro investi aujourd'hui vaut bien plus qu'un
euro investi dans dix ans. Ne perdez pas de
temps.*

*La discipline vaut plus que l'intelligence. J'ai vu
des gens brillants tout perdre par impatience. J'ai*

vu des gens ordinaires construire des fortunes par constance. Soyez constants.

Un couple qui construit ensemble est invincible. Ne laissez pas l'argent diviser ce que l'amour a uni. Parlez-en. Décidez ensemble. Avancez ensemble.

La crise n'est pas votre ennemie. C'est l'ennemie de ceux qui n'ont pas semé. Si vous avez semé, la crise est une opportunité. Achetez quand tout le monde vend.

Et surtout — ne travaillez pas juste pour vivre. Travaillez pour construire. Faites en sorte qu'un jour votre argent travaille plus dur que vous. C'est le seul chemin vers la vraie liberté.

Je vous aime. Et je suis fier de vous — pas pour ce que vous avez accompli, mais pour ce que vous allez accomplir.

Votre père, Samuel.

Il plia la lettre. La mit dans une enveloppe. Ecrivit dessus : À ouvrir quand vous en aurez besoin.

Sa femme entra. Vit l'enveloppe.

— C'est quoi ?

— Une semence.

Elle le regarda.

— Pour qui ?

— Pour ceux qui viennent après nous.

Elle hocha la tête doucement. Prit la lettre. La posa sur l'étagère, entre L'investisseur intelligent et la Bible.

— Là elle sera en bonne compagnie.



Et Samuel comprit que ce matin-là, il avait planté sa plus belle semence. Pas dans un compte bancaire. Dans le coeur de ceux qu'il aimait.

FIN

La loi de la semence

Frédéric Richard Goulia • Pharaoh Gold Éditions • 23 €

Chapitre 79

L'histoire de la femme du marché

Elle n'avait pas de diplôme. Elle avait quelque chose de plus rare : elle avait commencé.

— Anonyme

Tony raconta cette histoire un soir de mars, sans prévenir, sans l'avoir annoncée dans le programme.

Il s'assit sur le bord de la table — pas debout, pas en conférencier. Comme quelqu'un qui va raconter une chose vraie.

— Je vais vous parler d'une femme que j'ai rencontrée au marché de ma ville. Elle vendait des épices. Des petits sachets faits à la main, étiquetés à la main, pesés à la main.

Il s'arrêta.

— Elle avait commencé avec 50 euros. Un sac de graines achetées en gros, des sachets plastiques, une étiqueteuse d'occasion. Premier marché : elle avait vendu pour 80 euros. Bénéfice net : 30 euros.

— Le deuxième marché : 110 euros. Le troisième : 140. Elle avait réinvesti chaque centime. Elle avait appris quelles épices se vendaient le mieux. Elle avait arrêté celles qui ne marchaient pas. Elle avait ajouté des mélanges maison — son idée, sa recette, son nom.

Il marqua une pause.

— Aujourd'hui, cinq ans plus tard, elle a un site internet. Elle expédie dans toute la France. Elle a deux employées à temps partiel. Et elle a refusé un CDI qu'on lui proposait parce qu'elle gagne déjà deux fois plus que ce salaire.

La salle était silencieuse.

— Elle n'a pas fait de MBA. Elle n'a pas levé de fonds. Elle n'a pas eu de mentor célèbre. Elle a commencé. Avec 50 euros et un sac d'épices. Et elle n'a jamais arrêté.

Samuel pensa à sa femme et à la laverie. Même logique. Même courage. Même refus d'attendre les conditions parfaites.

— Pourquoi vous nous racontez ça ce soir ? demanda quelqu'un.

— Parce que la plupart d'entre vous attendent d'avoir assez d'argent pour commencer. Assez de temps. Assez de compétences. Assez de confiance. La femme du marché n'avait rien de tout ça. Elle avait 50 euros et l'envie de ne plus dépendre de personne.

— L'envie suffit ?

— L'envie plus l'action. L'envie seule, c'est un rêve. L'envie plus un premier pas, c'est un

business.



En rentrant, sa femme dit.

— C'est exactement ce que j'ai fait avec la laverie.

— Je sais.

— Alors pourquoi tu n'avais pas agi toi-même avant ?

Samuel réfléchit honnêtement.

— Parce que j'attendais d'être sûr. Et la certitude... elle ne vient jamais avant. Elle vient pendant.

Chapitre 80

L'histoire de l'étudiant sans argent

Le capital humain est le seul capital qu'on ne peut ni voler ni dévaluer.

— Anonyme

Un soir, un jeune homme prit la parole dans la salle. Il n'avait pas levé la main timidement. Il

s'était levé, clairement, avec une question qui lui brûlait les lèvres.

— Monsieur Tony, tout ce que vous enseignez suppose qu'on a de l'argent à investir. Mais moi j'ai vingt ans, je suis étudiant, j'ai des dettes de prêt étudiant, et à la fin du mois il me reste parfois zéro. Qu'est-ce que je fais moi ?

Tony le regarda longtemps. Sans sourire condescendant. Avec respect.

— Bonne question. La meilleure question de ce soir.

Il se leva. Écrivit au tableau : CAPITAL HUMAIN.

— Quand on n'a pas d'argent, on a quelque chose de plus précieux encore : du temps et de la capacité d'apprendre. Le retour sur investissement de l'éducation est le plus élevé qui existe. Pas l'éducation scolaire obligatoire. L'éducation choisie, ciblée, appliquée.

Il continua.

— Voici ce que vous faites à vingt ans sans argent. Premièrement : apprenez une compétence qui se vend. Pas un diplôme. Une compétence. La programmation. Le design. La rédaction. La vente.

La comptabilité. Quelque chose que des entreprises paient.

— Deuxièmement : commencez à vendre cette compétence en freelance. Même pour 50 euros. Même pour une heure. L'argent va commencer à entrer.

— Troisièmement : dès que vous avez 100 euros de trop, investissez-les. Ne les dépensez pas. Même 100 euros dans un ETF, c'est le début de l'habitude.

— Quatrièmement — et c'est le plus important : construisez votre réputation. À vingt ans, votre réputation vaut plus que votre CV. Des gens qui parlent bien de vous, qui vous recommandent, qui vous font confiance — ça ne s'achète pas et ça vous suivra toute votre vie.

Le jeune homme notait. Tony pointa le tableau.

— Compétence plus réputation plus 100 euros investis. C'est votre plan à vingt ans. Dans cinq ans, vous ne vous reconnaîtrez plus.

Samuel regarda le jeune homme. Il pensa à lui-même à vingt ans. Sans guide. Sans plan. Sans personne pour lui dire que cent euros et une compétence suffisaient pour commencer.

Il aurait voulu remonter le temps. Il ne le pouvait pas. Mais il pouvait parler à ce jeune homme après le cours.

Il le fit.

— Tu fais quoi comme études ?

— Informatique.

— Alors tu as déjà ta compétence. Demain tu crées un profil sur Malt ou Fiverr. Tu proposes tes services. Le premier client est le plus dur. Après ça roule.

— Et si personne ne me contacte ?

— Tu contactes toi-même. Dix personnes par jour. Une va répondre. C'est la loi des grands nombres.



Le jeune homme rentra avec quelque chose dans les yeux — pas de la certitude, mais quelque chose de mieux. Une direction.

Chapitre 81

L'histoire du chauffeur de taxi devenu propriétaire

La différence entre un employé et un entrepreneur, c'est souvent une seule décision prise au bon moment.

— Anonyme

Haran raconta cette histoire un dimanche après-midi. Ils étaient dans son jardin, le soleil bas, le thé chaud.

— Je vais vous parler de quelqu'un que j'ai connu. Un homme qui conduisait un taxi depuis quinze ans. Travailleur. Sérieux. Toujours à l'heure. Ses clients l'adoraient.

Il but une gorgée de thé.

— Un jour, un de ses clients réguliers — un chef d'entreprise — lui dit : tu connais mieux cette ville que n'importe qui. Tes clients te font confiance. Pourquoi tu n'as pas ta propre flotte ?

— Le chauffeur répondit ce que la plupart des gens répondent. Je n'ai pas l'argent. Je ne sais pas comment faire. C'est trop risqué.

— Le chef d'entreprise lui dit une chose simple. Il lui dit : tu as déjà le plus difficile. Tu as la compétence, la réputation, et les clients. Il ne te manque que l'argent et le courage. L'argent, ça se trouve. Le courage, c'est ta décision.

Haran posa sa tasse.

— Le chauffeur a emprunté 15 000 euros. A acheté une deuxième voiture. A trouvé quelqu'un pour la conduire. Les revenus de la deuxième voiture remboursaient le crédit et lui laissaient un bénéfice. Après deux ans, il a acheté une troisième voiture. Puis une quatrième. Aujourd'hui il a sept véhicules. Il ne conduit plus lui-même depuis trois ans.

Samuel et sa femme étaient immobiles.

— Il a fait la transition d'employé à entrepreneur en gardant ses pieds dans les deux mondes. Il n'a pas tout quitté du jour au lendemain. Il a ajouté. Et ajouté encore. Jusqu'au jour où le deuxième revenu a dépassé le premier.

La femme de Samuel demanda.

— Et son ancienne peur ? Le risque ?

— Il dit toujours que la vraie peur, ce n'était pas le risque d'échouer. C'était le risque de ne jamais essayer et de conduire son taxi jusqu'à la retraite en se demandant ce qui se serait passé si.



Samuel pensa à ses laveries. À l'immeuble. À tout ce qu'ils avaient construit en n'abandonnant jamais leur emploi mais en ajoutant, couche par

couche, des revenus qui un jour les rendraient libres.

Chapitre 82

L'histoire de la grand-mère investisseuse

Il n'y a pas d'âge pour planter. Il y a seulement des gens qui plantent et des gens qui regardent.

— Anonyme

C'était une histoire vraie que Tony avait lue dans un livre américain. Il la raconta un soir avec une douceur particulière.

— Il y a une femme aux États-Unis qui s'appelait Anne Scheiber. Elle était employée du fisc toute sa vie. Jamais promue. Jamais augmentée significativement. Elle prenait sa retraite avec 5 000 dollars d'économies.

La salle écoutait.

— À cinquante et un ans, elle a investi ces 5 000 dollars en bourse. Elle a choisi des entreprises qu'elle comprenait — des pharmaceutiques, des médias, des biens de consommation. Et elle n'a jamais vendu. Jamais.

Même pendant les crises. Même pendant les guerres. Même quand ses amis lui disaient de vendre.

Il marqua une pause.

— Quand elle est morte à cent un ans, en 1995, son portefeuille valait 22 millions de dollars.

Silence total dans la salle.

— Vingt-deux millions. Depuis 5 000 dollars. En cinquante ans. Sans génie. Sans chance extraordinaire. Sans information privilégiée. Juste en achetant des bonnes entreprises et en ne vendant jamais.

Un homme au fond leva la main.

— Mais nous on n'a pas cinquante ans devant nous.

— Non. Mais vous avez peut-être vingt ans. Ou trente. Et si vous avez un enfant, cet enfant a peut-être cinquante ans devant lui. La question n'est pas de savoir si vous vivrez assez longtemps pour voir le résultat final. La question c'est de savoir si vous commencez la chaîne.

Samuel pensa à sa lettre pour ses enfants. Glissée entre L'investisseur intelligent et la Bible.

— Anne Scheiber n'a jamais été riche de son vivant, au sens où les gens pensent à la richesse. Elle vivait simplement. Mais elle savait quelque chose que personne autour d'elle ne savait : que le temps et la discipline créent des miracles invisibles qui deviennent visibles trop tard pour être arrêtés.



Sur le chemin du retour, sa femme dit.

— On devrait raconter l'histoire d'Anne à notre fille.

— Je lui ai déjà écrit.

— Écris-lui encore. Avec cette histoire.

Et il le fit. Cette nuit-là. Parce que certaines semences méritent d'être plantées plusieurs fois.

Chapitre 83

L'histoire du boulanger qui ne voulait pas grandir

Refuser de grandir est aussi un choix. Mais c'est un choix dont on paie les conséquences.

— Anonyme

Karim raconta cette histoire un soir à la salle de sport. Ils avaient fini l'entraînement, étaient assis sur les bancs, à reprendre leur souffle.

— Mon père connaît un boulanger dans son quartier. Il fait le meilleur pain de la région. Vraiment. Les gens font des kilomètres pour venir chez lui. Sa femme l'aide. Ses enfants grandissent dans la boulangerie.

Il but de l'eau.

— Un jour, un investisseur lui propose de racheter une deuxième boulangerie dans un autre quartier. Belle opportunité. Le boulanger refuse. L'investisseur revient six mois plus tard avec une troisième opportunité. Il refuse encore.

— Son ami lui demande : pourquoi tu refuses ? Tu pourrais avoir trois boulangeries. Gagner trois fois plus.

Karim marqua une pause.

— Le boulanger lui répond : si j'en ai trois, je peux plus faire le pain moi-même. Je dois gérer des employés. Je dois faire de la comptabilité. Je perds ce que j'aime dans ce travail. J'ai choisi d'être boulanger, pas chef d'entreprise.

Samuel hocha la tête.

— Et c'est un mauvais choix ? demanda-t-il.

— C'est un choix, dit Karim. Mais voilà ce qui s'est passé. Dix ans plus tard, une grande chaîne de boulangeries industrielles s'installe dans le quartier. Les prix sont plus bas. Le boulanger perd 40% de ses clients. Il a pas de réserves. Il a pas d'autres revenus. Sa femme doit reprendre un emploi.

Silence.

— S'il avait accepté de grandir — même un peu — il aurait eu des réserves. Il aurait pu traverser la crise. Le problème ce n'était pas son amour du pain. C'était qu'il avait confondu passion et stratégie.

Samuel pensa à Haran. Qui aimait son travail mais n'en avait jamais dépendu entièrement. Qui avait construit à côté, patiemment, sans perdre ce qu'il aimait.

— La morale c'est quoi ? demanda Samuel.

— Faire ce qu'on aime, c'est bien. Mais construire un filet sous ce qu'on aime, c'est mieux. Le boulanger aurait pu garder sa boulangerie ET avoir d'autres sources de revenus. Il a choisi l'une ou l'autre. Et le marché a choisi à sa place.



Ils restèrent silencieux un moment. Le bruit des machines reprit autour d'eux. La vie continuait. Et chacun pensait, à sa façon, à ses propres filets. Ceux qu'il avait déjà tissés. Et ceux qu'il n'avait pas encore commencé.

Chapitre 84

L'histoire des deux frères

Même départ. Même famille. Résultats opposés. La seule différence : une habitude.

— Anonyme

Tony avait une façon de commencer certaines séances qui mettait la salle immédiatement au silence. Il posait un chiffre au tableau sans explication. Ce soir-là, il en posa deux.

0. Et 1 200 000.

Puis il attendit.

— Ces deux chiffres représentent la retraite de deux frères. Même famille. Même éducation. Même ville. Même salaire de départ à vingt-cinq ans : 2 000 euros par mois.

Il se retourna vers la salle.

— Le premier frère a dépensé tout ce qu'il gagnait. Pas par mauvaise volonté. Par habitude. Il vivait bien. Voyages, restaurant, belle voiture, derniers smartphones. Il profitait de la vie — c'est ce qu'il disait.

— Le deuxième frère a mis 200 euros par mois de côté dès son premier salaire. 10% de ses revenus. Automatiquement. Sans y toucher. Dans un ETF. Pendant quarante ans.

Tony écrivit les calculs.

200 euros par mois pendant 40 ans à 8% = 702 000 euros.

Avec réinvestissement des dividendes et quelques augmentations de versement : environ 1 200 000 euros.

— Le premier frère a une retraite d'État. 1 400 euros par mois. Il a vendu sa voiture. Il fait attention à chaque dépense. Il n'a pas profité de la vie. Il a juste décalé sa souffrance.

— Le deuxième frère a sa retraite d'État plus les revenus de son portefeuille. Il voyage. Il aide ses enfants. Il donne à des causes qui lui tiennent à cœur. Il a l'impression d'avoir deux vies.

La salle était dans un silence total.

— La différence entre ces deux frères n'est pas l'intelligence. Ce n'est pas la chance. Ce n'est pas le salaire — ils gagnaient pareil. C'est 200 euros par mois pendant quarante ans. Une seule habitude. Prise à vingt-cinq ans.

Un homme au milieu de la salle murmura.

— J'ai quarante-cinq ans.

Tony le regarda.

— Alors vous avez vingt ans devant vous. 200 euros par mois pendant vingt ans à 8% donnent encore 120 000 euros. Ce n'est pas 1 200 000. Mais c'est infiniment mieux que zéro. Et la vraie question n'est pas combien vous aurez dans vingt ans. La vraie question c'est : dans vingt ans, est-ce que vous serez content d'avoir commencé aujourd'hui ?

L'homme hocha la tête lentement. Samuel le vit sortir son téléphone et noter quelque chose.



Ce soir-là en rentrant, Samuel ouvrit l'application de sa banque. Augmenta son virement automatique de 50 euros. Ce n'était pas grand-chose. Mais c'était un maillon de plus dans

la chaîne.

Chapitre 85

L'histoire de celle qui a tout perdu et tout reconstruit

On ne mesure pas la force d'un arbre par ses branches. On la mesure par ses racines.

— Anonyme

C'était une femme assise au deuxième rang. Elle ne parlait presque jamais pendant les cours. Elle écoutait. Notait. Repartait. Semaine après semaine.

Un soir de novembre, Tony lui demanda si elle voulait partager son histoire. Elle avait accepté, debout, la voix calme comme quelqu'un qui a digéré une douleur ancienne.

— Il y a six ans, j'étais propriétaire d'un salon de coiffure. J'avais deux employées. Une clientèle fidèle. Je gagnais bien ma vie.

Elle marqua une pause.

— Mon associé m'a escroquée. Il avait accès aux comptes. En dix-huit mois, il avait vidé les

réserves, contracté des dettes en mon nom, et disparu. J'ai tout perdu. Le salon. La maison. La voiture. J'ai dû recommencer avec rien — une chambre chez ma sœur et une dette de 40 000 euros.

La salle était figée.

— J'aurais pu m'arrêter là. Beaucoup le font. Mais j'avais deux enfants. Et je savais une chose que la crise n'avait pas pu m'enlever : je savais couper les cheveux. Je savais gérer une clientèle. Je savais travailler.

Elle redressa les épaules.

— J'ai commencé chez les clients. À domicile. Avec ma trousse et mon expérience. Pas de loyer. Pas de charges. Juste mes mains et ma réputation — ce que personne ne pouvait m'enlever. En six mois j'avais remboursé 8 000 euros de dette. En deux ans, la dette entière. En quatre ans, j'ai rouvert un salon. Plus petit. Mais à moi. Complètement à moi.

Elle regarda la salle.

— Ce que j'ai appris dans cette épreuve, c'est qu'on ne perd jamais vraiment tout. On perd l'argent. On perd les biens. Mais si on a des compétences, de la réputation et la volonté de

continuer, on a tout ce qu'il faut pour recommencer.

Tony resta silencieux un long moment après qu'elle se soit rassise. Puis il dit doucement.

— Ce que vous venez d'entendre, c'est la loi de la semence dans sa forme la plus pure. Elle a tout perdu. Elle a semé à nouveau. Et elle a récolté.



Samuel et sa femme rentrèrent sans parler. Certaines histoires ne demandent pas de commentaire. Elles demandent juste à être portées.

Chapitre 86

L'histoire du professeur qui investissait dans ses élèves

Investir dans les autres est le placement à rendement le plus imprévisible. Et souvent le plus généreux.

— Anonyme

Haran parla ce soir-là d'un homme qu'il avait connu dans sa jeunesse. Un professeur de

mathématiques dans un lycée de banlieue.

— Il gagnait un salaire modeste. Il vivait simplement. Mais il avait une habitude étrange : chaque année, il choisissait trois élèves qu'il voyait comme prometteurs et investissait dans eux. Pas de l'argent — du temps. Des week-ends entiers à leur enseigner non seulement les maths, mais comment penser, comment apprendre, comment se discipliner.

Haran regarda Samuel.

— Je suis l'un de ces trois élèves. Il s'appelait Monsieur Berardi. Je l'ai rencontré à quinze ans. Quand j'avais peur de l'avenir, quand je pensais que je n'étais pas assez intelligent, il m'a dit quelque chose que je n'ai jamais oublié.

— Il m'a dit : Haran, l'intelligence ne se distribue pas à la naissance. Elle se développe par la discipline et la répétition. Ceux que tu penses plus intelligents que toi ont juste commencé plus tôt ou travaillé plus longtemps. Tu peux les rattraper. Tu peux les dépasser. Mais tu dois décider que tu vas le faire.

La femme de Samuel murmura.

— Votre Monsieur Berardi ressemble au Professeur Tony.

Haran sourit.

— C'est pour ça que je suis venu aux cours de Tony dès la première séance. J'ai reconnu le même type d'homme. Celui qui investit dans les autres sans attendre de retour.

Samuel pensa à Tony. À Haran. À ces hommes qui donnaient sans compter. Et il pensa à lui-même — à Karim qu'il avait aidé, au jeune homme de vingt-deux ans, aux gens qui l'appelaient après l'article.

— Et Monsieur Berardi, qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Il est mort il y a dix ans. Professeur jusqu'au bout. Jamais riche au sens financier. Mais à son enterrement, il y avait deux cents anciens élèves. Certains étaient devenus médecins, ingénieurs, entrepreneurs. Tous lui devaient quelque chose.

Haran regarda ses mains.

— Son investissement a rendu des milliers de fois ce qu'il avait mis. Il ne l'a jamais su. Mais ça ne change rien. La semence n'a pas besoin que le semeur voie la récolte pour être réelle.



Ce soir-là, Samuel décida d'une chose. Il allait consacrer deux heures par mois à parler à des jeunes de son quartier qui voulaient comprendre l'argent. Pas pour de l'argent. Parce que Haran l'avait fait pour lui. Et parce que la chaîne ne devait pas s'arrêter là.

Chapitre 87

L'histoire du marché qui parle aux patients

Le marché boursier est une machine à transférer l'argent des impatients vers les patients.

— Warren Buffett

Tony avait passé toute la séance sur une seule idée. Une idée simple. Presque provocatrice.

— La bourse est le seul endroit au monde où quand les prix baissent, les gens fuient. Dans tous les autres domaines — les soldes, les promotions, les occasions — quand les prix baissent, les gens accourent. Pourquoi ?

Silence.

— Parce que la bourse fait peur. Parce que personne ne leur a expliqué. Parce qu'ils

confondent prix et valeur.

Il écrivit au tableau deux colonnes.

PRIX = ce que vous payez aujourd'hui.

VALEUR = ce que vous obtenez sur la durée.

— Graham l'avait dit mieux que moi. À court terme, le marché est une machine à voter — il reflète les émotions, les peurs, les modes. À long terme, c'est une machine à peser — il reflète la vraie valeur des entreprises.

— En 2009, après la crise financière, les actions de Coca-Cola étaient bradées. L'entreprise vendait toujours ses boissons. Dans le monde entier. Tous les jours. Sa valeur n'avait pas changé. Son prix avait été massacré par la peur des investisseurs.

— Celui qui a acheté pendant la crise de 2009 et tenu jusqu'en 2019 a multiplié son argent par cinq. Cinq fois. En dix ans. Sans rien faire d'autre que ne pas vendre.

Un étudiant demanda.

— Mais comment savoir qu'une entreprise a de la valeur même quand son prix baisse ?

— Simple. Posez-vous deux questions. Est-ce que les gens continueront à utiliser ce produit

dans dix ans ? Et est-ce que l'entreprise a des avantages compétitifs difficiles à copier ?

— Apple. Les gens utiliseront des iPhones dans dix ans ? Probablement. Microsoft. Les entreprises utiliseront des logiciels de bureau dans dix ans ? Sûrement. LVMH. Les riches achèteront du luxe dans dix ans ? Certainement.

— Ces entreprises là, quand elles sont en soldes — vous achetez. Tranquillement. Et vous attendez que le marché arrête d'avoir peur.

Samuel pensa à octobre, quand tout le monde vendait et qu'il avait doublé son virement. Il comprenait maintenant pourquoi ça marchait. Pas par chance. Par logique.



La patience n'est pas une vertu passive. C'est une stratégie active. C'est la décision délibérée de laisser le temps travailler pour vous pendant que les autres se laissent dévorer par leurs émotions.

Chapitre 88

Les dix commandements de l'investisseur débutant

Les règles simples battent toujours les stratégies complexes sur le long terme.

— Professeur Tony

Tony distribua une feuille ce soir-là. Pas un livre. Pas un cours magistral. Une feuille. Dix lignes. Dix règles.

— Gardez cette feuille. Plastifiez-la si vous voulez. Relisez-la chaque fois que vous avez envie de faire une bêtise financière.

Il lut chaque ligne à voix haute, lentement.

UN — Commencez aujourd'hui. Pas demain. Pas quand vous aurez plus d'argent. Aujourd'hui.

DEUX — Investissez régulièrement. Même petit. Même en crise. La régularité bat le montant.

TROIS — Diversifiez. Ne mettez jamais tout sur une seule chose. Ni une action, ni une entreprise, ni un secteur.

QUATRE — Pensez long terme. Dix ans minimum. La bourse sur dix ans n'a jamais perdu pour ceux qui ont tenu.

CINQ — N'écoutez pas les médias en temps de crise. Ils vendent la peur. La peur fait vendre. Mais la peur fait perdre.

SIX — Gardez toujours une réserve de sécurité. Trois mois de dépenses intouchables. Toujours.

SEPT — Comprenez ce que vous achetez. Si vous ne pouvez pas expliquer votre investissement en deux phrases, ne l'achetez pas.

HUIT — Ne cherchez pas à faire des coups. Ceux qui cherchent les coups finissent presque toujours par perdre.

NEUF — Automatisez. Les émotions sont vos ennemies. Retirez-les de l'équation avec des virements automatiques.

DIX — Transmettez. Ce que vous apprenez ne vaut rien si vous le gardez pour vous. Enseignez à votre famille, vos amis, vos enfants.

Il posa le marqueur.

— Vous n'avez pas besoin d'en savoir plus que ça pour réussir. Vous avez besoin de respecter ces dix règles pendant vingt ans. C'est tout.

Samuel les copia. Sa femme aussi. Karim les photographia. Le jeune homme de vingt-deux ans les mémorisa à voix haute.



En rentrant, Samuel les lut encore une fois. Puis il les colla sur la porte du réfrigérateur. Là où il les verrait chaque matin. Avant même le café.

Chapitre 89

La dernière conversation avec Haran

Un mentor ne vous donne pas les réponses. Il vous apprend à poser les bonnes questions.

— Anonyme

C'était un dimanche matin de juin. Le soleil était haut. Le jardin de Haran sentait la lavande et l'herbe fraîchement coupée. Ils s'étaient assis comme d'habitude — thé, silence confortable, les mots qui viennent quand ils sont prêts.

Haran dit quelque chose d'inhabituel.

— Je crois que vous n'avez plus besoin de moi.

Samuel le regarda.

— Comment ça ?

— Quand vous êtes venu me voir la première fois, vous me posiez des questions parce que

vous cherchiez des réponses. Maintenant, quand vous venez, vous me posez des questions parce que vous voulez partager des réflexions. Ce n'est plus la même chose.

Samuel resta silencieux. Haran avait raison.

— Je vais continuer à venir quand même.

Haran sourit.

— Je l'espère. Mais pour une raison différente maintenant. Pas pour apprendre. Pour ne pas oublier. Il y a une différence.

La femme de Samuel prit sa tasse.

— Qu'est-ce qui vous a motivé à continuer, vous ? Pendant les années difficiles ?

Haran réfléchit longtemps. Vraiment longtemps. Puis.

— La promesse. J'avais fait une promesse à ma femme. Que nous n'aurions plus jamais peur de la fin du mois. Que nos enfants ne connaîtraient pas les nuits sans dormir à cause des factures. Cette promesse m'a maintenu les jours où j'avais envie d'abandonner.

— Et vous avez tenu cette promesse ?

— Oui. Longtemps après que j'avais oublié de la faire.

Samuel pensa à sa propre promesse. Implicite. Jamais formulée à voix haute. Mais là. Ne plus avoir peur. Ne plus laisser l'argent décider à sa place. Ne plus se réveiller la nuit à cause des factures.

Il regarda sa femme. Elle le regardait aussi. Et dans ce regard, il y avait quelque chose qu'il avait mis longtemps à mériter.

De la confiance.



Ils rentrèrent à pied. C'était rare — ils prenaient toujours la voiture. Mais ce matin-là, ils avaient envie de marcher. Lentement. Dans le silence d'un dimanche matin qui ressemblait à une promesse tenue.

FIN

La loi de la semence

Frédéric Richard Goulia • Pharaoh Gold Éditions • 23 €